

# Rentrée littéraire 2023 :



une (modeste) sélection proposée par

la *Librairie Lafontaine*, Privas

Avec 466 nouveautés annoncées dans le genre, le roman semble, en cette rentrée, avoir enfin décidé d'entamer un régime raisonnable d'amaigrissement. Mais les piles à lire et les étalages de librairies restent pourtant toujours aussi redoutables, imposant l'embarras du choix ! Plus que jamais « miroir le long d'une route », pour obéir à l'injonction réaliste de Stendhal, les récits sont souvent hantés par la guerre et les émeutes, ou le réchauffement climatique et les sombres perspectives d'évolution du monde et de l'humanité, chez Serge Joncour, Thomas B. Reverdy ou Julia Colin, ou encore les violences sexuelles, comme chez Neige Sinno ou Patricia Melo, les désarrois ou les bonheurs de la vieillesse, chez Agnès Desarthe, Carole Fives ou Lidia Jorge. Avec pourtant, aussi, les différents visages de l'amour, dans les textes de Chloé Delaume, Dominique Barbéris ou François Bégaudeau, parmi beaucoup d'autres, de magnifiques peintures d'une nature, sauvage et fragile, mais toujours fascinante, veillée par de formidables bergers (une figure métaphorique de notre besoin de protection, impossible à rassasier ?) chez Clara Arnaud, Pierric Bailly, Pablo Santiago Chiquero ou Otessa Mosfegh, des mises en scène poignantes du destin et du geste artistique de Goya, Bacon ou Cézanne chez Sarah Chiche, Maylis Besserie ou Marie-Hélène Lafon, et de vraies originalités dans la forme dans les récits de Louis-Daniel Godin, Stefano Massini ou Max Porter... Vous aviez peur de vous ennuyer cet automne ? Allons donc, il reste assez de romans pour parer à ce risque !



(Un petit dessin pour évoquer le désarroi du lecteur, face au risque d'indigestion mortelle, en période de rentrée littéraire, mais qui peut aussi renvoyer indirectement aux expériences menées sur les souris, dans le passionnant *En dehors de la gamme* de la danoise Anne-Cathrine Bomann !)

« Les librairies indépendantes ont le charme de ces petits lieux condamnés par un capitalisme débridé. Beaucoup de gens y tombent amoureux. Nous avons même eu quelques demandes en mariage. »

**La Sentence, Louise Erdrich** (Albin Michel, septembre 2023), pp.58-59

« Ce livre, *Le Diable à Cristoforo*, a une couverture rose sur laquelle figurent des amoureux élégants inclinés l'un vers l'autre. Je le transporte sur moi où que j'aile, je dois dire que cela a été un vrai coup de chance à l'origine, de le découvrir dans la bibliothèque du chalet, qui ne contient en effet pour l'essentiel que de la dite romance médicale, que j'ai en horreur. En général, il est important que les livres restent à leur juste place, par exemple lire un Harlequin pris au hasard quand on est au chalet, ce n'est pas du tout la même chose que lire ce même Harlequin pris au hasard en ville. En ville, le livre s'éteint et semble idiot en quelque sorte, les péripéties pâlisent et paraissent de moins en moins crédibles et de plus en plus invraisemblables. Je suis incapable de dire pourquoi, mais c'est comme ça. *Le Diable à Cristoforo* a pourtant quelque chose de si incontestablement puissant et indépendant que même son transfert dans les cages d'escalier urbaines, à l'extérieur de chez Maxill ou dans les différents rayons du grand magasin ne demande aucun effort. Je lui en suis fort reconnaissante, car sans *Le Diable à Cristoforo* je serais sans doute déjà morte d'ennui. Il y a bien une page supplémentaire en fin d'ouvrage m'invitant à composer tel numéro de téléphone pour commander quatre romances médicales au prix d'une, mais je ne conçois pas du tout pourquoi qui que ce soit aurait envie de le faire, les rares fois de ma vie où j'ai été obligée d'aller chez le médecin n'ont vraiment rien eu de très romantique. »

**À mon frère, E. L. Karhu**, (La Peuplade, septembre 2023), p.138-139

« Et plus tard, les livres, la ville, les films. Et ces centaines de voix nouvelles glanées au musée du Cinéma, chez *Tropismes*, à la bibliothèque de l'université, partout, comme un dingue. Je lis et regarde tout ce que l'enfance n'a pu me donner. À la bibliothèque, ce sentiment étrange : je me sens chez moi, je me sens bien. L'odeur du papier me parle. C'est la voix du souvenir. »

**Le plus court chemin, Antoine Wauters**, (Verdier, août 2023), p.35

« Un jour, paraît-il, la lumière fut. Mais depuis, qu'elle soit encore n'efface pas ceci : le cul du monde est plein de merde. Et sous le soleil, le sage comme le fou avalent ses vents. »

**Les Alchimies, Sarah Chiche** (Seuil, août 2023), p.12

L'ordre de présentation des livres ne correspond pas à un ordre de préférence, et, à quelques exceptions près, nous avons préféré mettre l'accent sur nos enthousiasmes plutôt que de signaler nos déceptions. Signalons, enfin, que la **Librairie Lafontaine** recevra le vendredi 29 septembre 2023, à 20h30, Marie-Hélène Lafon, pour une rencontre littéraire à la Médiathèque de Privas, en attendant d'autres réponses à nos sollicitations. Ces rencontres sont ouvertes à tous, nous vous y invitons avec plaisir.

# Domaine francophone :

*Les Alchimies*, Sarah Chiche (Le Seuil, 9782021500325) :

« Chaque corps était un royaume qui s'était donné pour centre à l'univers. Chaque cas composait un plan de la fresque qui, une fois résolues toutes les énigmes, m'offrirait une peinture synoptique, définitive, de la nature humaine. Il fallait continuer, je devais continuer. Je continuais. C'est alors que Goya a fait de nouveau irruption dans ma vie. En réalité, il ne m'avait jamais quittée. »

Sarah Chiche, *Les Alchimies* (Seuil, août 2023), p.12

Avec ce nouveau roman, après *Les Enténébrés* (Seuil, 2019) et *Saturne* (Seuil, 2020), deux livres que nous avons déjà dévorés avec plaisir, Sarah Chiche poursuit son exploration de la nature humaine, de sa part d'ombre et de ses gouffres, mais, quittant la dimension autobiographique, toujours présente en filigrane dans ses textes précédents, elle nous offre ici une fiction plus romanesque, pleine de rebondissements, en même temps qu'un récit documenté sur le monde de la médecine et de l'hôpital et une approche originale de la personnalité et de l'œuvre de Goya. Réussissant à tresser harmonieusement ces trois directions narratives, conjuguant réalisme et fantastique, satire et picaresque, humour et humeur noire, elle nous offre, alchimiste talentueuse, un roman dont chaque page nous intrigue ou nous réjouit, et qui devrait faire date, bien au-delà de cette rentrée littéraire.

Caroline Cambon est médecin légiste dans un hôpital de banlieue parisienne, exerçant son métier avec beaucoup d'énergie, toujours curieuse de ce que chaque examen pathologique peut lui apprendre, mais lasse, et ô combien, de la dégradation des conditions de travail dans son service et à l'hôpital public en général. Elle est séparée d'un mari qu'elle continue néanmoins à retrouver régulièrement, elle entretient des relations conflictuelles, ponctuées de moments de tendresse, avec son adolescente de fille, elle mène, on le voit, une vie sans temps mort et pleine de contradictions, rien de très reposant en somme. Et puis, un jour de 2022, elle reçoit un mail intrigant, puis un second tout aussi mystérieux, évoquant le peintre Goya et l'énigme de son crâne disparu après son inhumation... Goya, comme un fantôme surgissant de l'histoire familiale, Goya, le grand amour de ses parents et de son parrain neurologue, Goya sur lequel son père a écrit une monographie, interrogeant la face la plus sombre de son œuvre pour y trouver les clés de son génie, Goya dont le couple et leur inséparable ami cherchait à retrouver les traces du crâne volé.

Ne sachant trop que penser de ce violent retour du passé, elle accepte de rejoindre à Bordeaux le mystérieux auteur du mail... et y rencontre Jeanne, une vieille femme, ancienne directrice de théâtre, prête à lui expliquer longuement pourquoi elle l'a ainsi convoquée. Au cours de leur conversation, elle découvre la face cachée du passé de ses parents, leur amitié très intime avec Alexandre, son parrain homosexuel, l'obsession du trio pour Goya, l'incroyable enquête qu'ils ont menée à la poursuite du crâne absent, une enquête pleine de risques, où curiosité rimait avec folie...

Après une première partie (intitulée « Les désastres de la guerre », titre qui renvoie à une série de gravures de Goya, et, en même temps, métaphore peut-être de l'état de la santé publique ?) où l'on rit beaucoup des petites mésaventures familiales ou professionnelles de Camille, où l'on s'amuse, complice, de l'humour féroce et vengeur qui accompagne sa critique de l'état déplorable de l'hôpital, on est invité dans la seconde (« Le songe de la raison », titre amputé d'une légende de Goya, dans une de ses gravures les plus suggestives de la période noire, « Le songe de la raison engendre des monstres ») au cœur des catacombes, dans ces couloirs où rôdent la mort et tout un sabbat d'étranges créatures, évoquant de funèbres carnivals et certaines scènes peintes par l'illustre maître espagnol. Et l'on rentre ainsi, comme Jeanne et Camille, comme avant elles ses parents et Alexandre, dans l'intimité du travail de Goya,

interrogeant à notre tour les chouettes, ces monstres nés de son sommeil, dans la fameuse gravure, ou encore le chien « semi-enfoui » d'un célèbre tableau, à l'intérieur (ou derrière ?) d'un tas de sable (à moins que cet apparent désert ne soit que le reflet du ciel ?), leur demandant où sont la vie, la mort, la limite entre les mondes, nous et ces représentations... Et puis, le crâne, alors, on le lui rendra à Goya ? Il ne vous reste plus qu'à vous laisser embarquer, à votre tour, par Sarah Chiche, dans le grand alambic de sa littérature, où elle transforme le noir en or, pour découvrir l'ultime secret, la pierre philosophale !

### ***L'enfant dans le taxi*, Sylvain Prudhomme (Minuit, ) :**

« J'ai eu envie de le rencontrer, de lui raconter quel extraordinaire détour avait fait le souvenir de sa mère pour vaincre l'oubli. Comme si l'attraction charnelle de Malusci et de l'Allemande s'étaient arrangé par tous les moyens pour survivre. [...] Sans qu'ils aient besoin de continuer à être physiquement là, Malusci mort à présent, l'Allemande peut-être encore vivante quelque part là-bas au bord du lac, peut-être disparue depuis longtemps elle aussi. Simplement par la force de leur histoire. Comme une pierre continue de ricocher longtemps après que la main qui l'a lancée est retournée à son immobilité. »

Sylvain Prudhomme, *L'Enfant dans le taxi* (Minuit, août 2023), p.48

Quand Sylvain Prudhomme quitte Gallimard pour les Éditions de Minuit, c'est pour le meilleur ! On retrouve, en effet, dans ce nouveau roman, toute la tendresse qu'il voue à ses personnages, la finesse avec laquelle il analyse leurs motivations et leurs émois, mais on éprouve, surtout, une fois le livre refermé, la joie d'avoir lu là une histoire vraiment émouvante, qui touche au cœur des hommes avec une rare profondeur, rendue plus bouleversante encore par la beauté de l'écriture.

Au début du texte, l'étreinte passionnée, un furtif rapport amoureux entre la fille de paysans allemands et un soldat français, Malusci, « scène du désir plus fort que tous les interdits », au moment où l'armée des alliés occupe les rives du Lac de Constance. Une scène qui n'est peut-être qu'un fantasme personnel, reconnaît le narrateur (peut-être pas Sylvain Prudhomme lui-même, mais Simon, donc, celui qui est censé écrire le présent texte), « matrice solaire » issue de son imagination, théâtre de « la fulgurance d'un désir éphémère », de « l'éclair d'un plaisir suraigu », mais qui lui permet de conclure ce prologue par ces mots : « Je sais que de ce plaisir naquit un enfant, qui vit toujours, là-bas, près du lac. Et que ce livre est comme un livre vers lui. »

Cet enfant, pourtant, il aura fallu qu'il en apprenne l'existence par l'indiscrétion d'un parent au moment de l'enterrement de son grand-père, le fameux Malusci. S'il avait eu vent de cette aventure sans lendemain du soldat avec une allemande, par l'aveu, lorsque, menant enquête sur cet épisode colonial de la vie de son aïeul, d'un des anciens ouvriers agricoles de la ferme qu'il dirigeait en Algérie avant l'Indépendance, le vieux Bahi auprès duquel l'ancien militaire s'en était vanté (et c'est là que Sylvain Prudhomme peut jouer sur la relation ambiguë qu'il entretient avec son narrateur, lui qui a bien publié, en 2012, un *Là, avait dit Bahi*, où il est question de cette conversation), rien, pourtant, n'avait dénoncé l'existence de l'enfant, ce M. qu'on lui révèle et qui attire, immédiatement, toute sa curiosité. Habité désormais par le désir d'en apprendre davantage, de comprendre, en particulier, pourquoi ce fils, si une partie de la famille n'en ignorait pas l'existence, a été tenu à l'écart, au bout de tant d'années, de l'enterrement de son père, il décide de partir à sa recherche. Mais bien vite, rencontrant l'hostilité brutale de sa grand-mère à ses projets, se rendant compte que sa propre mère entend préserver sa tranquillité en refusant d'évoquer le sujet, il découvre que ses proches préfèrent garder entier secret autour de cette affaire et de cet oncle mystérieux. Et, tandis qu'il se sépare lui-même de son épouse, il va vivre les répercussions de cette difficile enquête sur sa propre histoire...

Au-delà d'une intrigue habilement construite, avec de multiples rebondissements, le récit de Sylvain Prudhomme tire sa puissance, comme c'était déjà le cas dans *Les Grands* (Gallimard, 2014) ou *Par les routes* (Gallimard, 2019), de cette manière toute personnelle d'exposer à la lumière les désirs et les tabous des différents personnages, ce qui mine ou conforte leurs relations, qu'il s'agisse ici d'Imma, la grand-mère, de Franz, l'instigateur de l'enquête, des oncles et tantes, ou de Simon lui-même et d'A., l'épouse dont il se sépare. Chaque moment du texte est aussi porté par son propre rythme, de longues périodes cadencées de monologue intérieur alternant avec les scènes de dialogue et la narration plus classique des événements, dans un équilibre remarquable. Et puis, si l'on prend à cœur de n'en pas trop dire, avouons-le, cependant, la fin du roman est belle, qui pourrait même faire monter les larmes aux yeux de certains lecteurs !

### ***Et vous passerez comme des vents fous, Clara Arnaud (Actes Sud, ) :***

Une ourse et une montagne, et l'on ne peut s'empêcher, au fil de la lecture des pages pleines de grâce de Clara Arnaud (un trio de sommets s'y appellent d'ailleurs Les trois reines), de se remémorer la très belle bande dessinée de Jean-Marc Rochette, La Dernière reine, l'héroïne animale et le décor de sa tragédie. Les principaux personnages du roman, ce ne sont pas, en effet, d'abord Alma, Gaspard ou Jules, mais un, ...ou plutôt, une, ...ou plutôt deux ourses, traînant leur imposante silhouette d'une histoire à l'autre, à travers l'espace et le temps, ourse esclave, ourse à craindre ou à protéger, ourses qui font le lien, finalement, entre les trois aventures personnelles, et puis... la montagne, ce coin des Pyrénées ariégeoises, avec ses pics, ses passes et ses dévers, montagne tantôt puissante et protectrice, tantôt fragile et inquiétante, une montagne, qui au-delà des références géographiques précises, acquière, géante vulnérable, la force symbolique d'une allégorie. Une fois le livre refermé, plus prégnantes encore que les figures sympathiques des protagonistes humains et notre empathie à leur égard, resteront, dès lors, dans nos mémoires, magnifiées par l'écriture de Clara Arnaud, la dignité contestée du grand fauve et la splendeur de son territoire, tandis qu'aura grandi le nécessaire souci de leur survie, l'exigence urgente de protéger ces trésors naturels.

Gaspard, qui a renoncé à une carrière de paysagiste urbain pour retrouver ses Pyrénées natales et y devenir berger, remonte pour l'été avec un important troupeau de brebis vers les cimes et les prairies de la transhumance. Pourtant, cette année, sa joie de renouer avec la montagne est assombrie par les souvenirs de l'accident tragique survenu à la fin de la précédente saison d'estive, quand une vingtaine de ses bêtes et, surtout, sa jeune assistante bergère, ont « déroché », poussées vers le précipice par les attaques d'une ourse... Dans le même temps, Alma, une biologiste et éthologue, qui, à la sortie de ses études, a déjà eu l'occasion d'étudier le comportement des ours dans un parc national américain ou en Cantabrie espagnole, entreprend de réaliser une enquête de terrain autour d'une ourse et de ses deux petits, dont le territoire de vie et de chasse s'étend autour des espaces de pâture des brebis de Gaspard, afin de voir comment préserver ces prédateurs éventuels tout en tenant compte des revendications des bergers inquiets. Autant dire qu'elle n'est pas toujours la bienvenue dans le village et sur les pentes de la montagne ! Leurs activités respectives amèneront les deux personnages à se croiser à différentes reprises, tandis que Clara Arnaud nous donne aussi à lire, en contrepoint, l'aventure de Jules, dresseur et montreur d'ours, qui, à la fin du XIXe siècle, voyagea à travers l'Europe, l'Amérique latine et les États-Unis, avec une ourse particulièrement douée. Une vie de saltimbanque, à une époque où peu s'affligeaient de la souffrance animale, mais où les bêtes victimes, parfois, se rebellaient...

Réussissant avec la même habileté qu'elle avait montrée, pour notre plus grand plaisir, dans *La Verticale du fleuve* (Actes Sud, 2021), à développer les revendications écologistes (ici, la défense de la réintroduction de l'ours ou du loup, dans des territoires où on les avaient exterminés, autant que la nécessité de préserver l'écosystème montagnard, menacé par le



changement climatique) à l'intérieur d'un récit plein de rebondissements, se gardant du moindre jugement mais donnant à chaque personnage la possibilité d'exposer, ses désirs et ses doutes, Clara Arnaud nous offre le plus beau des romans de montagne, en même temps qu'un ardent plaidoyer pour la défendre contre tous les périls qui la menacent. Avec un art du conte et une écriture dont le lyrisme évoque parfois celui d'un Giono ou d'un Ramuz, elle nous séduit autant qu'elle nous convainc. Et si vous la choisissiez, comme guide de randonnée littéraire, vers les Trois Reines ou le Pic d'Inferno ?

### **Samsara, Patrick Deville (Le Seuil, ) :**

« Ces moments de doute, de calme après la tempête, ces moments d'hésitation aux carrefours de l'existence, ces stases pendant lesquelles rien ne se passe mais tout est possible, je les traquais avec minutie depuis des dizaines d'années dans la vie des aventuriers et des révolutionnaires, ces grands perturbateurs de l'Histoire qui saisissent comme une torche l'idéologie à leur portée, prétexte à leur besoin d'action, le colonialisme ou l'anticolonialisme, l'impérialisme ou le communisme, maquillent de leur idéal le goût de la guerre qui est au cœur des hommes, le goût de l'épopée au cœur des poètes, et parfois surviennent à l'improviste la lucidité de l'à-quoi-bon, le réveil étonné devant le songe qui s'estompe. »

Patrick Deville, *Samsara* (Le Seuil, août 2023), p.117

Même lorsque son aventure littéraire personnelle est elle-même un moment contrariée par une pandémie et le confinement qu'elle entraîne, comme ce fut son cas en 2020, même lorsqu'il peut parfois, à l'instar des héros qu'il met en scène, être saisi par le doute et questionner le sens de sa tâche, Patrick Deville poursuit inlassablement le « projet Abracadabra », un projet de douze romans dans douze lieux du monde, forgé il y a plus de vingt cinq ans, un projet formidable par sa durée et son envergure, et dont il nous livre ici, avec *Samsara*, le neuvième opus. Infatigable voyageur autant qu'explorateur têtu de territoires parfois délaissés de la littérature et des archives, il nous emmène à cette occasion aux quatre coins de l'Inde, et on l'y suit avec le plus ardent des plaisirs, tant chaque page est riche de nouvelles anecdotes ou de détails captant notre curiosité, retrouvant cet art du « roman sans fiction », vrai kaléidoscope mêlant le présent et la mémoire d'un lieu, imaginant une infinie conversation entre ses protagonistes et d'autres héros de l'Histoire ou de la fable, célèbres ou moins connus, locaux ou très éloignés dans l'espace ou le temps, créant ainsi souvent des rapprochements aussi baroques que féconds.

Dans *Samsara*, Patrick Deville confronte les destins de Gandhi et de Pandurang Khankhoje, deux des principaux meneurs du combat pour l'indépendance de l'Inde. Si le premier, « héraut de la non-violence », est évidemment très célèbre, devenu le mythique modèle des militants pacifiques jusqu'à Greta Thunberg, le second, « combattant révolutionnaire » infiniment plus belliqueux, l'est beaucoup moins, et c'est surtout sur ses traces que l'auteur conduira son enquête. Pandurang Khankhoje, né en 1886, plus jeune, de dix-sept ans, que Mohandas Gandhi, est très vite, dans son adolescence, conquis par les thèses des penseurs indépendantistes, convaincu qu'il faudra prendre les armes pour se délivrer du joug colonial britannique. Et c'est d'abord sur les mers qu'il conquerra, fuyant sa famille, sa propre liberté, nettoyant le pont où l'on abat des bœufs pour nourrir l'équipage, puis arrivé au Japon, après mille péripéties, donnant des cours d'anglais à des candidats à l'immigration aux Etats-Unis, avant de les suivre sur le bateau qui les y emporte. Il y étudiera l'agriculture, acquérant un vrai savoir d'expert dans le domaine, qui lui sera utile dans la seconde partie de son existence, lorsqu'il aura abandonné la carrière des armes. C'est aux Etats-Unis aussi qu'il se forme à l'art militaire, et c'est là qu'il participe à la création du « Ghadar Party », un mouvement indépendantiste indien, qui se veut démocratique et ouvert à tous, sans distinction de religions ou de castes, et qui compte rapidement plus de cinq mille membres, prêts à combattre contre les Anglais. Un

acharnement contre l'ennemi colonial, qui l'entraînera parfois à faire des choix paradoxaux, combattant, par exemple, au Moyen-Orient, dans le camp des allemands au moment de la Première guerre mondiale... Critiqué et découragé par ses échecs, Pandurang Khankhoje choisira de déposer les armes, pour rejoindre le Mexique et mettre son talent d'agronome au service de l'Etat, en même temps qu'il fréquente Frida Khalo, Diego Riviera et la joyeuse bande d'artistes et amis qui gravite autour d'eux, dont la sulfureuse Tina Modotti ou l'énigmatique Traven. Et c'est, finalement, ce Mohandas Gandhi qui lui paraissait si naïf, mais que Churchill traitait de petit « fakir séditieux », qui l'emportera pacifiquement contre la puissance coloniale, ouvrant la voie à l'indépendance et au pouvoir de Nehru, un Gandhi dont Pandurang rédigea la notice nécrologique pour un journal mexicain après son assassinat en 1948...

Au fil d'un roman dans lequel Patrick Deville prend le temps de décrire aussi villes et paysages de l'Inde, loin de la carte postale, et de s'attarder sur les richesses, économiques comme le coton ou culturelles comme le *Mahabharata*, de son patrimoine, le lecteur rencontre, autour du parallèle entre ces deux grandes figures historiques, une foule de petits ou grands acteurs de la vie du pays ou du monde, convoqués là par la nécessité ou, parfois, par une simple association d'idées. Et c'est le charme ainsi renouvelé de cette écriture, créant dans son mouvement vagabond, comme une mythologie de notre temps, commencée en 2004 avec *Pura Vida* en Amérique latine, avant de rebondir en 2009 avec le formidable *Équatoria* en Afrique, puis d'aborder l'Asie et les territoires indonésiens, avec des détours en Europe... Le titre de cette étape indienne, *Samsara*, évoque la grande roue hindouiste du destin et des réincarnations, laissant entendre que chaque existence n'est peut-être elle-même qu'un moment fragile d'une épopée beaucoup plus longue, dont nous ne maîtrisons pas l'orientation. Mais pour l'heure, entrez dans la ronde, la grande roue du récit de Patrick Deville, vous ne le regretterez pas !

***Le compte est bon*, Louis-Daniel Godin (La Peuplade, août 2023,**

9782952141709) :

« ... « pauvre enfant, il cherche son nom », qu'elle se dit, sa famille, il cherche son nom mais il ne le trouve pas, il ne le trouvera jamais, il va passer sa vie à tourner les pages, il va passer sa vie à changer de peau, peut-être qu'il cherche son autre nom, le nom porté durant les cinq premiers jours, le nom de sa préhistoire, son nom zéro, le nom donné par son autre mère pas-la-sienne ? » (pp.13-14)

Un texte étonnant, détonnant même dans cette rentrée littéraire où peu d'œuvres frappent autant par leur originalité stylistique, un roman qui attise d'emblée la curiosité du lecteur autant par la singularité de l'écriture que par l'étrange étrangeté dans laquelle on débarque dès les premières lignes avec cette question angoissante et sa réponse désespérante comme un couperet : « L'enfant demande à sa sœur « c'est combien zéro ? » et sa sœur répond « zéro, c'est zéro, zéro c'est rien ».

Un texte qui revendique en son sein la présence de deux voix, celle d'Hervé Guibert, suggérant un rythme, et celle d'Hervé Bouchard (un écrivain moins connu par chez nous, parce que canadien... accessoirement grâce à l'hommage ici rendu par Louis-Daniel Godin, l'occasion d'aller le fréquenter davantage), inspirant l'idée que « conter consiste à faire son décompte », et c'est vrai qu'on les y trouve en filigrane et avec bonheur, ces deux Hervé.

Un texte qui, aussi, irrésistiblement, et c'est plaisir, trouve parenté pour nous avec les œuvres de deux autres écrivains, dans un rapport peut-être incongru mais frappant pour le premier, le Beckett de « Malone meurt », avec ce « pousse-mine » du narrateur qui rappelle le crayon qui s'épuise de Malone et les récurrents « il faut avancer, il faut avancer quand même" remémorant le « Ça avance » et « ce gamin raisonnable et patient, s'acharnant pendant des années à voir un peu clair en lui » ; et puis, bien oublié (mais pour nous toujours bien vivant

dans notre mémoire, tant on a adoré ses écrits), Serge Doubrovsky (en particulier dans « Fils », Galilée 1977, et « Un amour de soi », Grasset 1982), avec son écriture en boucles ressassantes et sa trituration lacanienne des mots, un Doubrovsky qui était alors pionnier dans l'art de l'autofiction analytique, et qui, comme Louis-Daniel Godin ici, écrivait déjà pour sauver sa peau.

Un texte, donc, de vie ou de mort, un texte dont les enjeux excèdent la littérature, ou plutôt dans lequel la fonction esthétique de la littérature devient l'instrument nécessaire de la survie, un roman magnifique et, en même temps, un texte vital.

Car le narrateur, ici, celui qui se met à distance pour s'observer, en utilisant le « on » ou le « il » de la troisième personne, mais qui, très occasionnellement et pour immédiatement les refuser, laisse affleurer un « je » ou un « nous », ce narrateur, c'est bien Louis-Daniel Godin, l'écrivain... voire Louis-Daniel Godin-Ouimet, l'universitaire (dont quelques recherches permettent de constater qu'il a travaillé, en particulier, sur les deux Hervé, Guibert et Bouchard), un auteur obligé d'aller voir « l'homme qui écoute les histoires », un psychanalyste, pour espérer leur donner sens, avant qu'un jour, l'absence du praticien ou le trop-plein même de ces histoires ouvrent, comme un échappatoire nécessaire, le chemin de l'écriture. Et l'on raconte alors l'enfant adopté, confronté à cette angoisse de ne pas savoir ce qui s'est passé entre le jour de sa naissance réelle et ce cinquième jour de sa naissance adoptive, à cette terreur d'un vide originel. Un enfant, puis un adolescent et un adulte, poursuivis par l'idée d'une dette à payer, et pour qui, en conséquence, tout devient affaire de compte et de chiffres : l'inquiétant « zéro » du début, les dates, celle de la naissance effective ou ce « 2012 », année de « l'abandon » du psychanalyste et de l'origine peut-être de ce projet romanesques, la date anniversaire de ses trente-trois ans - l'âge du Christ, source d'une suggestive coïncidence-, mais aussi nombre d'autres dates, et puis le prix des choses, le bon ou le mauvais prix, le coût de l'adoption (gratuite, bien sûr, mais qui, dans un bizarre fantasme persistant, aurait pu valoir 20 000 dollars !), ce qu'il faudrait vraiment payer pour être en paix avec soi-même, le compte des pas du texte, des mots et des phrases...

« ... et si on ajoute toutes sortes de précisions, et si on revient souvent en arrière, si on fait deux pas en arrière pour faire ensuite trois pas en avant, c'est pour se donner le temps de calculer sans s'arrêter » (p.60)

... un compte infini, donc, à travers des chapitres dont la numérotation n'obéit elle-même à aucun ordre chronologique, mais au petit bonheur des associations d'idées ou à cette obsession enragée des chiffres (jusqu'à l'ultime séquence placée sous le signe, justement, de l'infini), et dans un texte qui progresse, d'une anecdote, d'un moment de vie à un autre, par incessante rumination, par inlassable ressassement, qui fait que la phrase procède par répétition de séquences, séquences qui se modifient peu à peu, comme le thème générant ses variations dans une fugue de Bach.

On ne sait pas, au bout du ... compte, si celui-ci aura été si bon qu'annoncé par le titre, si cette tentative de se mettre à distance pour trouver le moyen, dans les mots, d'aller de soi vers soi, aura vraiment abouti. On pourrait même suggérer des titres de deuxième roman, tiens, retrouvons Beckett, « En attendant Godin », ou Doubrovsky, « Vivre Ouimet, oui, mais... », d'un texte qui prolongerait cette exploration intime de son destin. Mais on sait surtout que l'on n'aura jamais assez dit toute la richesse de ce roman, la beauté constante du mouvement de l'écriture de Louis-Daniel Godin, l'incongruité joyeuse de certaines histoires vécues, l'humour du regard ou des mots, l'extrême tendresse parfois... et notre bonheur de lecteur ! Lisez Godin, oh oui, son conte est si bon !



***Une façon d'aimer, Dominique Barbéris* (Gallimard, août 2023, 9782073032362) :**

« Au fond, il faudrait repartir de là, de cette photo posée sur le buffet de grand-mère où ma tante marche dans une rue de Douala en tenant la main de Sophie – la petite Sophie comme on disait dans la famille, « cette pauvre petite Sophie »... Parce qu'elle a retrouvé une photo qui la fascine, une photo qui montre sa tante Madeleine en compagnie de sa cousine dans une rue résidentielle du grand port camerounais, la narratrice interroge cette Sophie devenue adulte sur son enfance et le passé de sa mère, un passé qui porte, dans la famille, les traces d'un secret. Quand Sophie lui déclare : « D'une certaine manière, ma mère est l'héroïne d'un roman que personne n'écrira. », elle décide de reconstituer son histoire, à partir d'un paquet de photographies et des témoignages de sa mère et de ses proches, à l'affût de ce « fait mystérieux et obscur d'avoir vécu », la part d'ombre et de lumière de cette tante intrigante.

Madeleine, grande et élégante, a passé son enfance dans le quartier du Pont du Cens à Nantes. En août 1950, son cousin Joseph, se destinant à la prêtrise et partant à Carthage pour son noviciat, vient un dimanche faire ses adieux, accompagné de son ami Guy, qui s'apprête lui-même à partir en Afrique, embauché comme cadre par la Société des Bois du Cameroun. Il est immédiatement séduit par la jeune femme, sa beauté discrète, des traits qui la font ressembler à Michèle Morgan. Après quelques semaines de cour et des fiançailles, Guy et Madeleine se marient à la fin de l'automne, et bientôt les voilà embarqués pour le Cameroun et une vie de colons à Douala, au moment où les premières actions des militants indépendantistes ont lieu... Madeleine apprend les règles de la vie coloniale, se chamaille avec leur serviteur Charlie, toujours prêt à n'en faire qu'à sa tête ou à marquer sa préférence pour sa précédente maîtresse. Et puis, il y a la fréquentation du petit monde des expatriés, les réceptions, les histoires d'infidélité, quand la femme du gouverneur local couche avec le médecin-chef de l'hôpital. Sophie, née quelques mois après leur arrivée à Douala, est déjà une petite fille, et les événements violents qui conduiront à l'indépendance du pays se multiplient, lorsqu'un soir débarque, dans une des fêtes du gouverneur, Yves Prigent, un administrateur en poste à Yaoundé. Une idylle s'ébauche, bientôt, entre lui et Madeleine, d'abord réticente, mais qui finit par accepter de l'accompagner dans de longues promenades dans les rues de la ville...

« Est-ce parce qu'il ne reste plus aucune trace, aujourd'hui, de ce monde que le souvenir inocule en moi un secret et permanent chagrin ? », écrit au cours de son histoire la narratrice, et le lecteur est amené bien vite à partager cette mélancolie. On ne dira jamais assez le plaisir que l'on prend à retrouver ici l'écriture pleine de finesse et d'élégance de Dominique Barbéris, tout le charme qu'elle distille dans son évocation de la vie calme d'une famille bourgeoise de Nantes, dans l'après-guerre, puis celle du petit monde des Français en Afrique, menacé par les soubresauts de la décolonisation. Et puis, cette manière si douce de raconter le cœur d'une femme, avec ses silences comme « une façon d'aimer », une petite musique qui semble naître, avec des notes qui évoquent aussi bien Mauriac que Duras, Béart, Patachou ou Mouloudji, du cœur même de ces temps révolus. Allez, on se remet le disque ?

***La Foudre, Pierric Bailly* (P.O.L, août 2023, 9782818058510) :**

« Quand on y pense, l'influence de ce type sur ma vie est démente. Ce type avec lequel je n'ai rien partagé d'important et que j'ai finalement peu fréquenté est à l'origine de tous les tournants décisifs de mon existence. »

Pierric Bailly, *La Foudre* (P.O.L, août 2023), p. 391

Un meurtre involontaire et son procès, bien sûr, une passion amoureuse, mais surtout, l'histoire d'une indestructible emprise, voici les ingrédients qui nourrissent l'intrigue du nouveau roman de Pierric Bailly, un roman qui prend son temps, qui ausculte en détail tous les

moments forts de l'existence du protagoniste, jusqu'à risquer la lassitude du lecteur, mais qu'on ne lâche pas, cependant, captivé jusqu'à la dernière page.

Après des études de lettres et d'histoire de l'art, Julien est devenu berger dans ce Haut-Jura, où s'enracinent les origines de sa famille et qu'il aime depuis sa jeunesse à Lons-le-Saulnier. L'été en estive, entouré seulement de ses brebis, ces chiens de travail et ses patous, il travaille l'hiver dans les stations d'altitude, au service dans les restaurants ou à tondre les perches des remonte-pentes. Feuilletant un jour de juin des journaux des semaines précédentes, il tombe sur un article évoquant la mort d'un jeune homme, tué à coup de planche par un certain Alexandre Perrin. Un nom qui, immédiatement, retient tout son intérêt, parce qu'il est celui d'un ancien camarade de classe, perdu de vue, mais qui a occupé dans les années de son adolescence une place majeure dans sa vie, lui servant de modèle, sinon de mentor. Pensant d'abord à une homonymie, il profite de la visite le week-end de sa compagne Héloïse, enseignante à Bellegarde, pour en apprendre plus sur ce fait-divers, grâce à son précieux smartphone, découvrant que le coupable est bien son ancien voisin de chambre d'internat. Devenu vétérinaire, militant ardemment contre toute forme de souffrance animale, Alexandre, convaincu que sa famille était harcelée par des chasseurs furieux de son opposition à leurs activités, aurait fini par se battre avec l'un d'entre eux, le tuant, volontairement ou non, lors d'une intrusion nocturne dans son jardin... Désormais, cette histoire devient une obsession. Tandis qu'il mène son troupeau sur les pâturages ou écoute Héloïse évoquer les préparatifs du projet commun qu'ils ont de s'installer à la Réunion, il se souvient de son ami, de l'influence qu'il exerçait sur lui, jusqu'à l'amener à imiter son comportement ou à modifier sa façon de rire, de la force aussi de la jalousie qu'il pouvait parfois éprouver à son égard. Il prend contact avec Nadia, l'épouse d'Alexandre, et au fil de leurs rencontres, noue avec elle une relation, d'abord amicale, bientôt amoureuse. Les semaines passent, Héloïse finit par partir seule, en avant-coureuse, à la Réunion, tandis qu'il reste pour soutenir Nadia lors du procès...

Porté par une écriture très réaliste et sans fioritures, mais ponctuée d'ironie et de formules plaisantes – « la cervelle en tourniquet de cartes postales numériques », pour caractériser la fatigue de Julien, « un petit gourou zen », « un petit maître zen de poche à dreadlocks », lorsque celui-ci se souvient, par exemple, de son ancien condisciple -, le texte de Pierrick Bailly est un très beau roman sur la montagne et la vie pastorale (curieusement évoquées aussi, dans cette rentrée, par le magnifique récit de Clara Arnaud chez Actes Sud), montrant les menaces qui pèsent sur cet univers (et cette dimension écologique est d'autant plus présente qu'elle motive également le combat d'Alexandre contre la souffrance animale), illustrant l'immense solitude du berger. Mais son récit est surtout, et c'est là qu'il excelle, une véritable plongée dans le chaudron d'une relation toxique, celle qui met Julien sous la coupe d'Alexandre, l'amenant à enchaîner son destin à celui, malheureux, de son ami, l'entraînant finalement dans une passion amoureuse irrémédiable avec Nadia. Et l'on suit chaque mouvement du cœur de Julien avec le même intérêt que le spectacle du procès d'Alexandre. Un texte plein de fougues et d'orages, ... une promesse de coup de foudre ?

### ***Le Jour des caméléons, Ananda Devi (Grasset, août 2023, 9782246834571) :***

« Les caméléons regardent les humains empêtrés dans leur souffrance depuis des siècles. Petits esprits souffreteux, loquetons macérant dans leur ressentiment et leur amertume, ils ne savent pas que leur courte vie n'est qu'un subterfuge préparant le monde pour ceux qui viendront après.

Vous n'avez pas fini votre travail de destruction, et nous attendons notre heure, disent les caméléons, fatigués des tragédies humaines. » (p.181)

Parfois, les meilleures idées n'atteignent pas le résultat escompté, et c'est dommage. C'est un peu le sentiment que l'on éprouve à la lecture de ce nouveau roman d'Ananda Devi, auteure

dont nous avons toujours, pourtant, bien apprécié les livres, et qui nous semble ici n'avoir pas réussi à donner bonne forme à son projet.

Sur l'île Maurice, dont est originaire Ananda Devi, quatre personnages vont se retrouver, par le hasard des circonstances, mêlés à un fait-divers sanglant, à l'origine lui-même d'une vraie déflagration de violence à l'intérieur d'un centre commercial, dégénéralant en terribles émeutes. Lasse d'être considérée par son mari comme l'esclave consentante de ses désirs sexuels, Nandini décide de quitter leur maison, dans les beaux quartiers de la capitale, espérant dans sa fuite pouvoir faire le point sur sa situation et envisager un avenir différent. Au même moment, René, un homme marqué dans sa vie par de nombreux échecs, vivant d'un petit boulot à un autre, est appelé d'urgence par sa sœur, qui lui demande de bien vouloir venir récupérer sa fille Sara, pour emmener celle-ci à l'école. René, qui adore l'enfant, s'empresse, embarque la gamine dans sa vieille guimbarde, et les voilà partis. Mais leur route va croiser celle de Nandini, qu'ils vont embarquer vers sa destination le long de la côte... Un quatrième personnage, Zigzig, patibulaire chef d'un petit gang s'adonnant au trafic de drogue, victime la veille au soir du traquenard fomenté par une bande rivale, se réveille sur la plage, couvert d'essence et du sang de multiples blessures... Bien décidé à se venger, il rameute ses troupes, les enjoignant à l'accompagner, chargés de mitraillettes et de grenades, pour exercer les plus terribles des représailles. Les chemins des différents protagonistes vont se croiser, pour le malheur de tous...

Au-delà du fait-divers et de ses conséquences dévastatrices pour toute la communauté de l'île, Ananda Devi laisse entendre que les destins de chacun des personnages sont dictés par de mystérieuses lois, à l'image des vies des héros des tragédies antiques. Dans leur aventure se jouerait ainsi la révolte tellurique de l'île-volcan, sa colère ultime d'être, après des siècles d'exploitation coloniale, le théâtre des excès du tourisme et le terrain d'affrontement des trafiquants de drogue. Avec comme spectateurs, attendant patiemment leur heure, les caméléons, futurs maîtres des lieux, lorsque les tristes humains se seront définitivement entretués... Pourtant, l'allégorie ne fonctionne pas, on ne peut trouver qu'assez artificiels les motivations qui vont guider vers le lieu sanglant de convergence les différents personnages, et les ficelles qui agitent ces marionnettes sont bien lourdes, on a beaucoup de mal à comprendre, en dépit de l'intention politique qui semble animer l'écrivaine, le sens d'un pareil jeu de massacre. On aura cependant appris au cours du texte que l'injection de sang de caméléon constitue le plus efficace des stupéfiants, et l'on aura aussi admiré quelques beautés de plume qui font, depuis toujours, le charme de l'écriture d'Ananda Devi. De quoi nous laisser espérer, alors, un prochain roman, plus maîtrisé ?

***Sauvage*, Julia Kerninon (L'iconoclaste, août 2023, 9782378803742) :**

*Sauvage*, c'est la traduction française de Selvaggio, le nom de famille d'Ottavia, la protagoniste du nouveau roman de Julia Kerninon, comme prédestinée ainsi à défendre farouchement sa liberté. Un personnage qui rappelle, par son parcours, son courage et sa ténacité, quelques belles héroïnes rencontrées dans les précédents livres de l'auteure. On pense, en particulier, à Liv Maria, qui, dans le roman éponyme (publié en 2000), courait le monde, entre son île bretonne, Berlin, le Chili et l'Irlande, pour s'y forger une place à sa mesure. Et l'on retrouve, avec bonheur, le même élan de plume, le rythme donné à l'enchaînement des phrases par Julia Kerninon, qui, ici, aussi, comme mimant l'énergie conquérante du personnage, emporte le lecteur au bout du texte. Mais le parallèle peut-être s'arrête là, puisque, on le verra, le choix de vie d'Ottavia et sa réussite ne sont peut-être que l'envers d'un échec, au moins provisoire, comme le roman nous le laisse entendre, révélant la mécanique contradictoire de sa destinée...

Très tôt, à l'âge de quinze ans, Ottavia, parce qu'elle est la fille d'un éminent cuisinier, parce qu'elle croise aussi, un beau matin dans la cuisine du restaurant, le regard de Cassio, un jeune homme audacieux venu demander à faire là l'apprentissage de la « grande cuisine », Ottavia, donc, décide d'abandonner le lycée pour apprendre elle-même le métier auprès d'eux. Découvrant un père dont elle ignorait jusque-là la passion et l'énergie, la forme de rage (à la fin

d'un chapitre du livre, pour évoquer son propre comportement professionnel, Julia Kerninon parle de « cuisiner passionnément dans la haute symphonie de sa colère » qu'il met aux fourneaux, elle s'attire les foudres de sa mère, qui lui reproche un choix qu'elle estime médiocre et qui craint cette nouvelle complicité entre sa fille et son mari. Et puis, elle voit d'un très mauvais œil l'amour naissant entre sa fille et Cassio, d'autant plus lorsque celui-ci, décidant au bout de trois ans d'ouvrir son propre restaurant, l'emmène dans l'aventure...

Elle quittera pourtant Cassio, séduite par Clem, un autre homme qu'elle retrouvera brièvement à Paris, avant de revenir à Rome, pour y ouvrir son propre établissement. Plus tard, elle rencontrera Bensch, critique gastronomique et bientôt professeur d'université, avec qui elle se mariera et aura trois enfants. Sa réussite professionnelle est entière, tout le monde semble apprécier sa cuisine pleine d'originalité, admirer cette carrière qui prouve que la « grande cuisine » n'est vraiment pas l'apanage des seuls hommes ! Mais sa réconciliation avec sa mère et la réapparition de Cassio, Clem et Bensch, les trois amours de sa vie, reviennent aussi lui rappeler que cette gloire ne peut suffire à assurer le bonheur, surtout lorsqu'elle rime avec égoïsme...

Montrant ainsi toute la difficulté qu'il peut y avoir à concilier un choix de carrière et une vie amoureuse (et quelle amoureuse, cette Ottavia !) et familiale, sans jamais juger ou renier les choix féministes qui président à la construction de ses personnages, Julia Kerninon révèle une nouvelle fois tout le talent qu'elle a pour proposer, dans des dialogues pleins de sensibilité, des questions qui continueront à nous préoccuper une fois le livre refermé. Et puis, puisqu'après tout, il s'agit surtout de littérature, et qu'elle nous aura rappelé dans quelques pages savoureuses, les liens qui ont souvent uni les mots et les mets dans l'histoire de l'écriture, eh bien, on vous souhaite de dévorer ce roman, comme nous l'avons fait, avec le plus solide des appétits !

### *Voyage clandestin avec deux femmes bavardes, Iegor Gran (P.O.L,*

septembre 2023, 9782818058763 ):

Après « Z comme zombie », un de ces récits-essais dont Iegor Gran s'est fait la spécialité et dans lequel il dénonçait, avec autant de lucidité que de férocité, le triste état mental de la population russe, soumise plus que jamais après l'invasion de l'Ukraine au déni de réalité et à la plus aliénante des propagandes, l'auteur nous offre, armé de cette ironie mordante qu'on lui envie, le portrait croisé de deux femmes russes, espionnées pendant plusieurs mois sur Twitter. Deux femmes franchement bavardes, comme le souligne le titre, multipliant les publications, s'indignant sur ce réseau social (elles sont d'ailleurs des privilégiées, ayant réussi à conserver la possibilité d'y avoir accès, tant cela est difficile, comme l'indique l'auteur, dans ce pays où toutes les communications sur la toile sont contrôlées de près) de tout ce qui les choque, et parfois y poursuivant leurs quêtes amoureuses... Svetlana est assistante dans une école maternelle de la banlieue de Nijni-Novgorod, quand Elena travaille, elle, comme contrôleuse de ticket de tramway à Perm. Deux femmes provinciales, donc, aux revenus modestes (elles sont parfois obligées de faire la quête auprès de leurs « amis » du réseau pour soigner une dent ou payer une contravention), la quarantaine et célibataires, mais les ressemblances s'arrêtent là ! Car Svetlana se fait la chantre du pire nationalisme, défendant Poutine et sa guerre, refusant mordicus tout témoignage qui pourrait contredire cet amour insensé de la Russie belliqueuse, mais Elena, au contraire, bravant tous les dangers liés à ces prises de position contestataires (elle subira, d'ailleurs, le châtement de ce courage) s'insurge contre la guerre et tout ce qui, conséquence de la politique du dictateur russe, rend son quotidien plus compliqué et moins humain... Un texte « où tout est vrai », un texte poignant dans lequel Iegor Gran ne peut s'empêcher d'avouer sa préférence pour Elena, toute la tendresse qu'il éprouve pour celle qui a réussi à préserver « le regard humaniste qui a déserté la Russie ». Au-delà du plaisir que l'on

ressent à retrouver la causticité allègre d'un auteur que l'on suit avec affection depuis ses premiers romans, on ne peut que partager cet engagement pour la paix et la sortie du « malheur russe », avec l'espoir d'une reconquête de la dignité pour tous les citoyens de ce pays. Et, puisqu'il a de qui tenir, signalons la réédition de « André-la-poisse » et « C'est bien écrit ! » (aux Editions du Typhon), deux livres plein d'esprit et de satire d'Andreï Siniavski, écrivain et dissident russe sous Kroutchev et Brejnev (et, accessoirement père de Iegor Gran), auquel son fils rend un vibrant hommage dans leurs préfaces. Dans la famille Siniavski, demandez à la fois le père et le fils, vous ne le regretterez pas !

### ***Tout le monde n'a pas la chance d'aimer la carpe farcie, Élise Goldberg***

(Verdier, août 2023, 9782378561789) :

« On les a sur le bout de la langue, là où fourmillent les papilles. Les mots nous emplissent la bouche, sollicitent la mâchoire. Les mots sont des mets que l'on mastique. Nourriture que l'on concasse des molaires pour en faire des gru-mots. Mâcher ses mots. Simplement, ils sortent du corps plutôt que d'y entrer. La langue qu'on apprend, c'est comme la nourriture qu'on absorbe, il faut le temps de la métaboliser, de la digérer. La langue nous nourrit et chacune a sa saveur, yiddish compris. On dit le français plat pour son absence d'accent tonique, on le dit monocorde - fade? Si l'on peut accuser sa cuisine de l'être, le yiddish, lui, est loin d'être insipide. Il a l'accent ironique. Et puis, sentez toutes ces diphtongues dont il assaisonne allègrement sa base germanique, réveillant l'appétit. »

(pp.81-82)

Un régal, et presque au sens propre, puisqu'il est question, dès le titre et presque à chaque page de ce livre (là encore, pas tout à fait « un roman »... Cette rentrée pullule, décidément, de textes aux limites du genre !), de goût et de cuisine. Mais pas seulement, puisque la narratrice y parle aussi d'une langue presque disparue, le yiddish – glissant, avec délectation, dans ses phrases les quelques mots qu'elle connaît, comme on égrène les perles d'un collier -, et de la culture juive ashkénaze, évoquant, avec drôlerie ou gravité, l'histoire de sa famille.

Le grand-père d'Élise est mort, laissant derrière lui un frigo, que sa petite-fille récupère pour l'installer dans sa cuisine. Et voici ce frigo, comme un coffre magique, qui s'ouvre pour délivrer ses secrets, les ingrédients et les recettes des plats de la cuisine ashkénaze. Ici, le temps d'un ou deux paragraphes, la narratrice disserte des longueurs comparées du cornichon et du concombre, décidant finalement, pour clore le débat, d'appeler tous les légumes de ces espèces des « cornichombres » ! Là, c'est la meilleure recette de « gefilte fish », la fameuse carpe farcie, plat traditionnel des Juifs d'Europe centrale, qui devient l'enjeu d'un débat sur plusieurs pages. Et, dans le même temps, un mystérieux « Groupe Facebook des épilucheurs de *boulbès* (des oignons, si l'on comprend bien) » s'interroge sur internet pour savoir s'il existe encore à Paris des restaurants ashkénazes dignes de ce titre... Bientôt, pourtant, la cuisine devient prétexte à évoquer d'autres aspects de la culture juive, les rites et les rythmes du quotidien, les cérémonies qui réunissent parents et amis, mais aussi quelques héros de l'imaginaire familial, comme l'inspecteur Columbo ou l'acteur Pierre Richard, admirés pour leur gaucherie et leur tendresse. Et puis, toujours, le retour des expressions yiddish, de ces mots qui collent comme des gants à cette culture et à ses traditions, comme si Élise Goldberg souhaitait les exposer, les mâcher et remâcher, pour mieux les sauver de la disparition.

Le plus étonnant dans ce récit sont les allusions fréquentes à une autre culture et à sa littérature, celles du Japon, dont on sent qu'elles fascinent aussi l'auteure-narratrice, donnant l'idée que ce détour par une autre civilisation et sa puissante mythologie permet de mieux évoquer l'univers ashkénaze. La pratique du *kintsugi*, cet art nippon du recollage des fragments d'un vase, laissant apparaître les sutures en les soulignant à la poudre d'or, devient ainsi la



métaphore même de son travail d'écriture, de ce « ressoudage » des morceaux du monde juif, dans un texte-puzzle dont l'originalité et l'humour ne sont pas sans rappeler (même si les deux récits ont des sources d'inspiration très différentes) ceux du roman autobiographique d'Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, publié également par Verdier, en 2019... Quand on sait le succès qu'a connu ce dernier livre, jusqu'à l'obtention du prix du Livre Inter, doit-on y voir promesse d'un bel avenir pour l'œuvre d'Élise Goldberg ?

### **Cézanne, Des toits rouges sur la mer bleue, Marie-Hélène Lafon**

(Flammarion, septembre 2023, 9782080421357) :

« On ne saisit pas Cézanne, on ne l'épuise pas, il résiste, on l'effleure, il glisse, il disparaît dans le sous-bois. On l'espère. On l'attend. »

(p.142)

Quand Marie-Hélène Lafon, en dépit d'une fréquentation et d'une admiration déjà anciennes de ses œuvres, décide d'ouvrir un « chantier » - c'est ainsi qu'elle nomme, avec cette métaphore artisanale si suggestive, tout le travail de documentation, d'enquête et de visites, et d'ébauches d'écriture, de bouts de notes au vrai brouillon, de chaque texte qu'elle élabore -, un « chantier Cézanne », donc, elle sait qu'elle s'attaque à gros enjeu, un intimidant monument national, un « morceau colossal », qui plus est déjà mille fois analysé et célébré, et par des plumes prestigieuses, de Rilke et Ramuz à Juliet et Sollers, en passant par tant de spécialistes. Pourtant, c'est aussi, alors qu'elle met la dernière main au texte des *Sources*, sortant ainsi du « chantier violent » de cette histoire familiale, un soulagement pour elle, de changer d'horizon, de changer, oui, puisqu'il sera souvent question dans la suite de ce mot, de « paysage », de quitter le Cantal pour Auvers-sur-Oise ou le Pays d'Aix, et sa matière romanesque habituelle pour évoquer ce qui la fascine et l'enchanté chez Cézanne et sur ses toiles. Et puis, aussi, se réjouit-elle de pouvoir parler de ce « faire » (puisque'elle préfère ce terme à celui de « créer »), de ce geste de l'artisan patient, appliqué et têtue, qu'elle reconnaît chez lui comme chez Flaubert ou dans sa propre pratique d'écriture, offrant à son lecteur de saisir ce qui fait l'essence, finalement si peu différente entre la peinture et l'écriture, de leur art.

Le texte s'organise en cinq chapitres, autour des thèmes abordés – « Familles », « Sous-bois », « Dans l'atelier fendu », « Aller au paysage », « Ecrire, peindre » -, cinq chapitre eux-mêmes construits en deux parties. Dans la première, Marie-Hélène Lafon évoque ces différentes rencontres avec l'œuvre de Cézanne, ses propres sentiments devant l'entourage familial du peintre, le dessin d'un sous-bois ou la grande échelle et la fente du mur dans son atelier d'Aix... Comme elle le dit d'un joli mot, elle « cézanne » à plaisir, tirant d'intéressantes leçons esthétiques de cette exploration de l'univers du peintre, laissant aussi son imagination dériver vers la fiction, quand elle rêve, là, de peupler les environs du cabanon de la Sainte-Victoire avec des héros de Giono, ou plus loin, - nous laisse imaginer un Flaubert se faisant dresser le portrait par Cézanne ! Dans la seconde partie de chaque chapitre, elle confie successivement, sous une forme très narrative, le point de vue à cinq différents personnages de l'entourage du peintre – le docteur Gachet, qui l'accueille avec Pissarro à Auvers ; Blanche, la mère de Cézanne ; Louis-Auguste, le père hostile mais banquier, dont l'argent l'aidera parfois à vivre ; Hortense, l'épouse, qui voudrait bien qu'il sache enfin « finir » ses tableaux ; et, en dernier, son jardinier et modèle de son ultime tableau, le vieux Vallier – leur permettant de nous présenter des époques et des lieux différents de la carrière du peintre, les difficultés multiples auxquelles il dut faire face, mais aussi les amitiés et les joies qui nourrissent son existence. Chacun de ces textes peut être lu comme une nouvelle indépendante, et l'on y retrouve tous les charmes de l'écriture romanesque de Marie-Hélène Lafon, son attention aux mots, au rythme, à la respiration, comme à l'observation des détails, à la bonne ciselure des petites scènes. On aura ainsi appris pourquoi « aller au paysage » est au cœur de la pratique de Cézanne (et peut-être de celle de notre écrivaine ?), pourquoi il n'est pas toujours important de forcément « finir » un

tableau (ou un texte ?), on aura surtout renouvelé notre regard sur certains tableaux du maître, comme l'intrigant Une moderne Olympia et son stupéfiant guéridon, dans la compagnie de la meilleure des guides. Et si vous laissez, à votre tour, Marie-Hélène Lafon vous guider vers Cézanne ?

***Le plus court chemin*, Antoine Wauters (Verdier, août 2023, 9782378561772) :**

« Fixer l'éternité contenue dans le regard d'une vache, son innocence blessée. Entendre le tracteur John Deere qui s'enfonce dans le bois du Fays. Parler avec la voix d'un enfant qui ne reviendra plus, la parole perdue. Fixer les cornes en croissant de lune des bêtes que Karine, l'épouse de Jacques, rentre aux étables, leurs mamelles déformées par les centaines de milliers d'heures de traite, leur rumination triste, lente, cette façon de mâcher constamment le même morceau de temps, exactement comme moi qui écris ces lignes. » (p.14)

Après *Mahmoud ou la montée des eaux*, au succès couronné par deux prix littéraires, le prix Wepler en 2021 et le Livre Inter en 2022, Antoine Wauters revient dans l'actualité avec ce livre, qui n'est pas un roman (en dépit de cette revendication de genre sur la page de titre), mais un riche recueil de souvenirs et de réflexions poétiques sur l'enfance et les sources de l'écriture, un texte comparable à ceux qu'un Pierre Bergounioux ou une Marie-Hélène Lafon, pour ne citer qu'eux en raison des similitudes de leurs origines rurales, ont pu eux-mêmes récemment rédiger. Pour qui, dans ses premiers romans, *Nos mères* (2014) et *Pense aux pierres sous tes pas* (2018), l'enfance irrigue sans cesse l'imagination, ce kaléidoscope de courts fragments propose le plus beau des hommages aux siens, à sa mère enseignante et à son père banquier, à son frère Charles et sa sœur Lorraine, ses compagnons de jeux, à ses grands-parents et leurs voisins agriculteurs. Le monde d'alors se réduisait, pour le petit enfant ardennais qu'il était, déjà avide de mots et de contes (« Mon passe-temps préféré, qui n'était d'ailleurs pas un passe-temps mais une lubie voire une folie, c'était de raconter des histoires. Ma poupée Mary, posée sur mes genoux, je lui parlais des paysages que je voyais mentalement, du pays d'où je croyais provenir... ») à la communauté du village, et à ce qui se disait autour de lui. Dans cette famille des années quatre-vingt, où l'on réduisait l'usage de la télévision au minimum, les principales distractions étaient les jeux à l'air libre et la course, les enfants étaient comme en mouvement perpétuel. Et s'il fallait bien subir l'école et la tyrannique Madame K., surnommée Cheval, maîtresse du cours préparatoire, le meilleur moyen de résister à leur contrainte, c'était de s'en échapper par les vagabondages de la pensée : « je compris que si je voulais échapper à une mise à mort par l'ennui, il ne me suffisait pas de regarder par la fenêtre, non, je devais travailler activement à ce flux de paroles qui me projetaient ailleurs, dans ces steppes que je retrouverai plus tard avec l'écriture... ». Vint pourtant la Chute du Mur de Berlin, et pour Antoine Wauters, le basculement que l'événement représenta, dont il fait symboliquement « l'endroit de la cassure », avant la consécration de la réussite par l'argent et la vitesse, et le bruit des bottes revenus avec la guerre du Golfe. Pour un écrivain qui, encore aujourd'hui, a toujours peur que l'on voie la boue de sa campagne d'origine sous ses semelles et qui, invité à dîner par un éditeur, ne peut s'empêcher d'évaluer le nombre d'exemplaires de ses livres qu'il faut vendre pour payer le prix du repas, cette enfance perdue reste l'incalculable source de son oeuvre. « L'écriture vient toujours après. Après la facture. Après la faille. Quand vient le manque », dit-il, mais, parlant encore de ce territoire de l'avant, il l'enchanté toujours : « Il y avait de la joie en moi et je me sentais peuplé. C'est encore le cas aujourd'hui. J'écris pour rester nombreux ». Gageons que, nous-mêmes, le lisant, nous éprouvons cette joie et ce sentiment d'être multipliés !

***Nauffrage*, Vincent Delecroix (Gallimard, août 2023, 9782073032065) :**

« Mais vous, tout simplement, ça vous agace : ça vous agace qu'ils vous appellent à tout bout de champ, pendant ces trois heures, au lieu de prendre leur mal en patience. Ça vous agace

qu'ils implorant des secours, qu'ils répètent quatorze fois qu'ils vont mourir et qu'il faut faire quelque chose. J'imagine que ça doit être agaçant en effet, ces idiots qui répètent mille fois la même chose comme des enfants, comme si on n'avait pas compris, au lieu de prendre un peu de recul, de se calmer et de couler en silence. » (p.60)

À partir d'un fait-divers, la terrible réponse faite par une agente des services de secours à un migrant, en train de se noyer, avec vingt-sept autres personnes au milieu de la Manche, au cœur d'une nuit glaciale, Vincent Delecroix forge un roman poignant, qui interroge la difficulté pour notre humanité de ne pas elle-même sombrer, dans la perte totale de l'empathie et du sens des priorités.

Habilement construit en trois parties, le récit met d'abord en scène l'entretien entre la narratrice, assistante au centre de surveillance maritime, et une capitaine de gendarmerie. La première s'est rendue volontairement à la caserne de Cherbourg, pour éviter d'être arrêtée, sous le chef d'inculpation de non-assistance à personne en danger, comme elle pouvait soupçonner devoir l'être incessamment. Elle a, en effet, refusé d'envoyer des secours pour sauver les occupants d'une embarcation en perdition, sous prétexte de leur proximité des eaux territoriales britanniques, et en aggravant son cas par cette réponse à l'homme en détresse qui l'appelait : « je ne t'ai pas demandé de partir », une réponse qui constitue aussi la première phrase du roman. Au cours de ce dialogue, elle dévoile une conscience acculée, qui tourne et retourne les motifs de sa culpabilité, avec la même répétitivité que les messages d'appel au secours qu'elle a entendus ou, justement, refusé d'entendre. Pour sa défense, pourtant, elle s'arque boute aux épuisantes conditions de son travail, à la trop grande fréquence des demandes d'aide et à la difficulté d'apprécier correctement leur pertinence. La seconde partie du roman, beaucoup plus concise, nous emmène en pleine mer, au milieu du drame, en compagnie du jeune homme qui lance au téléphone des appels au secours de plus en plus pressants, tandis que ses compagnons se noient autour de lui, avant que l'océan ne le happe, lui-même définitivement. Dans une dernière partie, on découvre que l'employée du centre de secours ne s'est peut-être pas rendue d'elle-même, en fin de compte, à la gendarmerie, et on entend sa défense désespérée, lorsqu'elle déclare, en son for intérieur, que ce n'est pas elle, l'assistante débordée, la coupable, mais cette mer, comme une métaphore du Mal, dans laquelle l'humanité entière entraîne ces migrants à se noyer, à moins que ce soit, elle-même, notre humanité qui s'y noie... Dans ce texte assurément plus grave que ses précédents romans, Vincent Delecroix nous interpelle, nous suggérant de ne pas réduire le fait-divers au faux-pas scandaleux d'un individu, mais d'y voir la source possible d'une méditation sur la faute, quand « mal faire » devient « faire le mal »...

**... et puis, encore, des titres dont on parle**

**et/ou qui méritent le détour :**

- *Triste tigre*, Neige Sinno, (P.O.L), 9782818058268
- *Chaleur Humaine*, Serge Joncour, (Albin Michel), 978226478344
- *Le Grand secours*, Thomas B. Reverdy, (Flammarion), 9782080425928
- *Pauvre folle*, Chloé Delaume, (Seuil), 9782021497724
- *Psychopompe*, Amélie Nothomb, (Albin Michel), 978226485618
- *L'enragé*, Sorj Chalandon, (Grasset), 9782246834670
- *Déserteur*, Mathias Enard, (Actes Sud), 9782330181222
- *Ma Tempête*, Eric Pessan, (Aux Forges de Vulcain), 9782373057348
- *Un empêchement*, Jérôme Aumont, (Bourgois), 9782080425928

- *Sarah, Suzanne et l'écrivain*, Eric Reinhardt, (Gallimard), 9782072945892
- *Plexiglas*, Antoine Philiat, (Asphalte), 9782365331258
- *Western*, Maria Pourchet, (Stock), 9782234094901
- *La nourrice de Francis Bacon*, Maylis Besserie, (Gallimard), 9782073026064
- *Le Grand feu*, Leonor de Recondo, (Grasset), 9782246834793
- *Veiller sur elle*, Jean-Baptiste Andréa L'Iconoclaste), 9782378803759
- *L'échiquier*, Jean-Philippe Toussaint (Minuit), 9782707348852
- *Perspective(s)*, Laurent Binet (Grasset), 9782246829355
  
- *Le vieil incendie*, Elisa Shua Dusapin, (Zoé), 9782889072460
- *Le château des rentiers*, Agnès Desarthe (Editions de l'Olivier), 9782823619515
- *Les Silences des pères*, Rachid Benzine (Le Seuil), 9782021477764
- *Pour mourir, le monde*, Yan Lespoux (Agullo), 9782382460924
- *Jardin des oubliés*, Mouloud Akkouché (Actes Sud, Gaïa), 9782330182182
- *La colère et l'Envie*, Alice Renard (Héloïse d'Ormesson), 9782350878966
- *Suite inoubliable*, Akira Mizubayashi (Gallimard), 9782073032119
- *Les désarrois du professeur Mittelmann*, Eric Bonnargent (Sonneur),  
9782073010414
- *La faute de Titivillus*, Jérôme Millon (Fosse aux ours), 9782357071803
- *La mémoire délavée*, Nathacha Appanah (Mercure de France), 9782715260269

## Romans traduits de langues étrangères :

*Misericórdia*, Lidia Jorge (traduit du portugais, Métailié, août 2023,

9791022612920) :

« Je suis avec les petites choses, les choses simples, celles qui ne font pas de bruit et ne prennent pas de place. Elles sont plus fiables, je les attrape mieux et elles ne s'enfuient pas aussi vite. C'est pourquoi, assise dans mon fauteuil, entre dona Plínia, qui aura bientôt cent ans, et M. Mota, le menuisier, je regarde mes mains sur mes genoux, et à ma surprise je me sens réconfortée. Pour ma fille, le maximum qu'elle puisse faire c'est d'être la maîtresse de l'Univers – Donc moi, je ne suis rien, je suis auprès des choses primitives telles que les herbes et les fleurs de coton, néanmoins je vis parce que je continue d'observer le changement. En effet, si je change, tous ces gens qui m'entourent changent de la même manière. [...] Tout ça ressemble à une scène farfelue, mais elle est réelle. Parfois j'en conclus qu'à l'intérieur de cette maison, lieu d'exil, il existe un cirque Mariani. Des jongleries et des pitreries, une parodie de la vie, avec des rencontres et des ratés comme dans les rebondissements d'une farce. » (pp.152-153)

*Le Rivages des murmures* (1989), *La Couverture du soldat* (1999), *Le vent qui souffle dans les grues* (2004), *La Nuit des femmes qui chantent* (2012), *Les Mémoires* (2015), *Estuaire* (2019) - pour ne citer que quelques-uns des titres remarquables de son œuvre, ceux qui nous auront peut-être le plus marqué -..., depuis plus d'une trentaine d'années, Lidia Jorge a réussi à s'imposer comme l'une des meilleures romancières portugaises, s'inspirant de l'histoire du

pays et de son passé colonial pour renouveler le regard sur son évolution, dans des chroniques teintées d'ironie ou de mélancolie, aussi lucides que poétiques. Autant dire que chaque nouveau texte de sa main est attendu, et avec impatience ! Cette fois, pourtant, s'éloignant de son genre de prédilection, loin de laisser l'imagination guider sa plume, elle nous offre un récit d'une forme inédite, où elle laisse, l'ayant à peine remaniée pour lui donner toute sa puissance littéraire, la parole à sa mère.

*Misericordia* est, en effet, la version écrite de trente-huit heures d'enregistrement, comme un journal oral d'une année de vie (et l'on croit comprendre que c'est la dernière) de la vieille femme dans la maison de retraite où elle vivait désormais. Si Lídia Jorge reconnaît avoir remis en ordre certaines séquences, ajouté des titres et des sauts de page, si elle regrette, bien sûr, que les larmes et les rires disparaissent de cette transcription, elle rend à sa mère la responsabilité de chaque parole, du rythme et de la respiration du texte. Et l'on est très vite conquis par ses mots, la malice et la vivacité de son esprit, son attention au décor et aux personnes qui l'entourent. Ici, elle s'amuse de l'égoïsme d'une voisine de table, capable, le jour du dimanche de Pâques, de manger seule, petit morceau par petit morceau, le lapin en chocolat qu'on lui a offert, sans rien offrir à ses compagnons de table. Là, elle prend parti pour les « filles », les jeunes assistantes, lorsque celles-ci se rebellent contre d'injustes accusations de vol, avant de soutenir, plus loin, le projet d'une révolution culinaire dans les cantines de l'établissement. Ailleurs encore, elle relate au téléphone à sa fille une série de décès dans la résidence, révélant ses propres craintes, tout en regrettant de ne pas pouvoir lui dire tout ce qu'elle souhaiterait, comprendre les idées et les conseils, mais à qui elle voue un véritable culte. Une fille, comme la plus exigeante des interlocutrices, mais aussi la plus bienveillante des complices, dans le combat qu'elle mène contre « la Nuit », l'idée de la mort. « Ma fille peut dire des choses bizarres, mais c'est la créature la plus importante qui existe sur Terre, l'être le plus précieux de tout l'Univers. Si je devais choisir entre l'Univers avec la Terre au centre, et tous les habitants existants et elle, elle seule en tant qu'être humain, je choisirais ma fille. Je ne permettrai même pas que ma fille s'approche du périmètre de la bouche de cette nuit. Nuit immonde... » (p.184). Une fille qui dédie finalement son livre à cette « mère bien-aimée » et à ... Luis Sepúlveda, «grand ami de longue date » - et pour nous, un phare ! -, en espérant qu'il se trouvent « réunis dans le temps des étoiles ». Y a-t-il hommage réciproque plus profond, plus émouvant ?

Chaque page de *Misericordia*, que l'on lit comme le plus beau des plaidoyers contre la mort, le meilleur des appels à faire résister, inépuisablement, les désirs et les pulsions de vie, chaque page nous fait rire ou nous bouleverse. Alors n'hésitez plus, visiteur, à l'entrée de « l'Hôtel Paradis », entrez, Maria dos Remédios, la mère de cette romancière géante (et l'on pourrait dire que l'on sait mieux ainsi qu'elle a de qui tenir !) qu'est Lídia Jorge, vous attend, pour la plus belle des leçons d'humanité !

**Marzahn, mon amour, Katja Oskamp (traduit de l'allemand, Zulma, août 2023,**

9791038702226) :

« ...mais peut-être que parfois la beauté du monde se concentre sur un seul et unique ongle. »

(p. 99)

Une romancière, et si l'on comprend bien, c'est l'auteure elle-même, Katja Oskamp, décide un beau jour de mars 2015, faute d'avoir réussi à convaincre un éditeur d'accepter ses nouveaux manuscrits, de participer à une formation de pédicure. Et la voici, bientôt, titulaire de son nouveau diplôme, rejoignant le cabinet d'esthéticienne de son amie Tiffy dans le quartier populaire de Marzahn, un arrondissement périphérique de Berlin, connu pour avoir été la plus grande cité de préfabriqués de l'ancienne RDA (un quartier, dont elle apprendra, d'ailleurs, de la bouche d'un de ses premiers clients, qu'il a été bâti sur « la merde de Berlin », un vaste



champ d'épandage). Affirmant devant la fille d'une de ses anciennes collègues romancières que, « chez les gens, pieds et mains sont assortis », elle s'aperçoit rapidement surtout que les pieds sont trop souvent les miroirs de l'âme... Son cabinet de pédicure, dirigé par la « secrète ambition de voir chaque client repartir plus enjoué qu'il l'était en arrivant », devient, dès lors, le refuge de tous les éclopés de la vie du quartier et de quelques indésirables, dont elle s'efforce de repérer le défaut de la cuirasse. Chaque chapitre évoque une consultation, dont le patient ressort les pieds réparés et le cœur redressé, et l'on s'enchant de gai savoir psychopédicurologique de Frau Oskamp ! La journée de congé au Spa des trois collègues de l'institut au Spa du coin achève de nous réjouir, faisant oublier les détails plus graves de la vie quotidienne du quartier, le harcèlement d'un petit fonctionnaire maniaque à la retraite (qui « n'a pas plus de contact avec ses pieds qu'avec sa famille »), le suicide d'une voisine russe ou les maladies trop lourdes de certains visiteurs.

*Marzahn, mon amour* est une comédie pleine de charme, distillant de vraies leçons de vie dans une verve délicieuse, tant la podologue a la langue bien pendue. Et sans doute cette expérience aura-t-elle contribué à guérir ses inhibitions de romancière... Toujours est-il que Katja Oskamp donne ici envie de fréquenter autant ses romans que son cabinet de podologie à Marzahn !

### ***Celles qu'on tue*, Patrícia Melo (traduit du portugais, Brésil, Buchet-Chastel,**

août 2023, 9782283036785) :

Depuis ses premiers textes, la brésilienne Patrícia Melo conjugue avec brio roman social et intrigue policière pour peindre la réalité de son pays, qu'il s'agisse de la prétention bourgeoise et des tourments de la jalousie dans *Eloge du mensonge* (Actes Sud, 2000), du cauchemar urbain des favelas dans *Enfer* (Actes Sud, 2001) ou des luttes de territoire entre voisins d'un même immeuble, que la justice de l'Etat, en pleine déréliction, ne peut réussir à juguler dans *Gog et Magog* (Actes Sud, 2021), nous proposant à chaque fois des récits plein de suspens et à la satire mordante. Dans ce nouveau roman, elle s'est engagée auprès de ses éditrices à construire une histoire autour d'une héroïne féminine, et le pari est pleinement réussi, nous touchant par les multiples drames de féminicides qu'il évoque, en même temps qu'il nous tient en haleine jusqu'à la fin.

Jeune avocate exerçant à São Paulo, fille orpheline d'une mère assassinée par son père alors qu'elle n'avait que quatre ans, la narratrice est giflée violemment un soir par son compagnon. Quand on lui propose, dans les jours suivants, de se rendre dans l'Etat de l'Acre, au cœur de la jungle amazonienne, pour suivre un procès de féminicide et enquêter plus généralement sur les violences faites aux femmes, elle n'hésite pas. Mais dès son arrivée, plutôt que de trouver apaisement après le coup qu'elle a elle-même subi (dont l'auteur continue d'ailleurs à la harceler sur son smartphone), elle plonge dans la réalité la plus brutale, confrontée, au cœur d'un procès, à toute l'étendue de la barbarie masculine, quand elle s'exerce sans frein... Liant amitié avec Carla, la jeune procureuse générale, qui poursuit courageusement les responsables de cet assassinat, découvrant à quel point les populations indigènes sont démunies face à une Justice dont elles ne partagent pas la langue, elle s'aventure bientôt dans la forêt. Elle apprendra à connaître cet univers de nature impérieuse, si différent des territoires urbains qu'elle fréquente habituellement, et tissera des liens d'affection avec les femmes qu'elle rencontre, ces indiennes qui sont, parce qu'à la fois femmes, pauvres et de race méprisée, les premières victimes de la rage des hommes. Consommant de l'ayahuasca, un hallucinogène aux vertus divinatoires, elle accèdera à des secrets de son propre passé. Mais de nouvelles menaces pèsent bientôt sur elle et son entourage...

Dans une intrigue ponctuée tout du long par l'évocation des atteintes et des crimes exercés contre les femmes, dans la relation de courts faits-divers montrant à quel point l'imagination mâle est fertile en matière de violences, Patrícia Melo construit le meilleur des réquisitoires contre ce cauchemar permanent de la tyrannie mortelle des hommes, encore plus active au Brésil peut-être que dans notre partie du monde. La dimension féministe de son récit n'atteint pourtant toute son efficacité que grâce à son humour si particulier, cette forme de « rire jaune » qui permet de supporter le pire de ce qu'elle décrit. Et son roman trouve aussi ses charmes dans le réalisme magique avec lequel elle décrit merveilleusement le monde de la forêt (cette Amazonie si difficile à défendre) et dans l'introspection personnelle de la narratrice qui nous la rend si attachante. Plus une minute à perdre, embarquez immédiatement pour Cruzeiro do Sul avec Patrícia Melo, le voyage vaut le détour!

***En dehors de la gamme, Anne Cathrine Bomann* (traduit du danois, Zulma,**

9782925141693) :

« Les bouts de ses doigts brûlaient, elle lâcha le clavier et se mit à la fenêtre. Cela l'aida un peu de se souvenir de leurs premières recherches sur les animaux. Pour commencer, ils avaient créé une sorte d'équivalent au deuil en enlevant les petits à leurs mères et les avaient stressées en mouillant le sol de leurs cages. Puis ils avaient divisé les souris en un groupe sous Callocaine, un groupe sous antidépresseurs et un qui ne recevait rien. Ils les avaient ensuite testées et elle se souvenait encore de leur extase quand les résultats étaient tombés. Comment les souris endeuillées placées sous Callocaine continuaient à nager dans le bassin longtemps après que leurs congénères avaient abandonné et comment elles retrouvaient plus vite leur chemin dans l'immense labyrinthe. Dans l'ensemble, cette série d'expériences avait été un succès considérable et le premier signe qu'ils avaient inventé une préparation chimique qui pouvait changer le monde. Et n'était-ce pas justement ce point dont elle devait se rappeler à présent ? Combien de gens en souffrance pouvait-elle potentiellement amener à une vie meilleure ? Est-ce que deux ou trois souris égoïstes et une tendance incertaine, qu'elle allait travailler jour et nuit à éliminer, avaient le droit d'anéantir toute cette réussite ? » (pp.216-217)

Proposant un aujourd'hui possible et effrayant (l'histoire se déroule, pour l'essentiel, entre septembre 2024 et février 2025), tant la fiction trouve ici d'échos dans notre réalité, le deuxième texte traduit de la danoise Anne Cathrine Bomann se dévore à la fois comme un thriller parfaitement construit et comme un passionnant roman de critique sociale, qui invite le lecteur à réfléchir aux terrifiantes dérives d'une idéologie du bien-être universel, cherchant à éliminer toutes les formes de malaise personnel, dès lors qu'elles sont susceptibles de nuire au bon fonctionnement de la communauté, pour soigner les troubles délinquants à coup de médicaments, quitte à priver l'humanité d'amour... C'est cette dimension apologétique que l'on retient surtout, une fois le livre refermé, et qui devrait faire de cette œuvre une des parutions les plus intéressantes de cette rentrée littéraire de l'automne 2023.

L'Université d'Aarhus a accepté de mener des recherches sur la possibilité de considérer le deuil comme une pathologie, pour conforter la mise au point d'un médicament destiné à soigner cette dernière par l'important groupe industriel Danish Pharma. Dans ce cadre, deux étudiantes en psychologie se voient proposer, par leur professeur, de réaliser ensemble un mémoire de Master autour de la question : faut-il traiter le deuil comme une maladie ? Tout pourtant semble devoir contrarier ce travail commun, tant leurs tempéraments s'opposent. Face à la timorée Shadi, hantée par ses angoisses et ses TOCs, fragilisée aussi par sa rupture avec l'infidèle Émil, Anna se montre extravertie, sinon extravagante, combattant par sa pratique de la boxe le souvenir de la mort de sa mère et ses difficultés à aider son père à surmonter son deuil. C'est elle, Anna, qui, en dépit de la problématique de leur sujet d'étude, refuse d'emblée, le diagnostic de deuil pathologique et l'éventualité d'un traitement médicamenteux, et c'est elle qui, la

première, va conforter les doutes de Thorsten, leur professeur, qui a découvert que certains des tests préliminaires à l'usage de la Callocaïne, le fameux remède mis au point par Danish Pharma, semblent prouver que son emploi pourrait entraîner chez les utilisateurs une disparition de l'empathie, voire l'apparition de sinistres symptômes de psychopathologie... Les recherches du trio, gagnées par l'urgence, prennent dès lors une tournure conflictuelle, l'étude scientifique s'ouvrant sur des enjeux très politiques !

Dans un récit qui fait alterner les différents points de vue, ceux des jeunes femmes et de leur mentor, mais aussi celui d'Elisabeth, la redoutable cheffe de projet au sein de Danish Pharma, Anne Cathrine Bomann, elle-même psychologue, utilise (comme elle l'avait déjà fait dans « Agathe », un premier roman très réussi autour de la pratique psychanalytique) tout son savoir professionnel pour mieux scruter l'âme de ses personnages, décrire chacune de leurs tragédies intimes, en montrant comment ces troubles égoïstes suscitent les meilleures des motivations, ou les pires... Son talent de romancière s'affirme aussi dans sa manière de ménager le suspense et d'utiliser des coups de théâtre à bon escient, mais ce que l'on retiendra surtout c'est cette interrogation qu'elle suscite et qui s'épanouit au cœur de sa fable : à quoi bon une humanité sans empathie, sans amour ? Son texte entre ainsi, par cette dimension philosophique, dans le cercle des meilleures dystopies scandinaves : on pense au « Kallocaïne » (auquel le nom du médicament dans le récit fait un évident clin d'œil, le récit semblant d'ailleurs s'inscrire dans une relation de filiation spirituelle avec ce texte mythique) de Karin Boye ou, plus près de nous, à l'« Épidémie » d'Asa Ericsson. Alors, lecteurs, peut-être vous-mêmes « en dehors de la gamme », n'hésitez pas à écouter les notes bleues, vaguement disharmoniques d'Anne Cathrine Bomann, pour mieux continuer à lutter contre toutes les formes de cauchemars climatisés !

### **Eden, Audur Ava Ólafsdóttir (traduit de l'islandais, Zulma, 9791038702288) :**

« ... « bonjour, vous écoutez Radio Apocalypse ». Je tends l'oreille quand il est question d'une langue unique pour l'ensemble de la Terre. Il y a fort longtemps, « la Terre entière n'avait qu'une seule et unique langue, un seul et unique verbe », dit le présentateur. Je me fais la réflexion que si toute la terre parlait la même langue, cela épargnerait non seulement bien des malentendus, mais permettrait en outre de considérables économies en termes de traducteurs et d'interprètes. J'imagine que cette langue pourrait être l'islandais puisqu'à ma connaissance c'est la seule dans laquelle les mots qui désignent le monde et le foyer ont la même racine – « heimur » et « heimili ». » (pp.86-87)

Sous une couverture aux couleurs des prairies fleuries d'un paradis, Eden, justement, est le magnifique nouveau cadeau que nous offre la romancière islandaise Audur Ava Ólafsdóttir. On y retrouve cette structure du récit en archipel, si particulière qu'elle est comme la marque de fabrique de l'écrivaine, qui, dans le présent texte, la transforme, dans une remarque de la narratrice, en métaphore de l'existence : « La vie est une succession de chapitres, un enchaînement de chapitres innombrables et distincts ». On y goûte surtout, comme à chaque nouvelle traduction de l'auteure, le même charme envoûtant, comme un je-ne-sais-quoi fait d'émotions et d'humour léger, d'attention candide aux décors comme à la qualité des relations humaines, de sensualité autant que de profondeur de réflexion. Et, cette fois, en raison même de la profession et des centres d'intérêt de la narratrice, s'y ajoute le sel supplémentaire d'une méditation vagabonde et souvent lumineuse, au fil des mots et de leur étymologie, sur les liens entre la langue et le monde.

Correctrice et traductrice occasionnelle pour une maison d'édition, Alba est enseignante-chercheuse, linguiste et grammairienne de la langue islandaise, et, à ce titre, souvent invitée à participer à des colloques sur les langues minoritaires menacées de disparition. Au retour d'une de ces rencontres, bien consciente qu'il n'y a pas que les petites langues que l'extinction guette, mais aussi la biodiversité, l'humanité, voire la terre entière, à cause du réchauffement

climatique, elle calcule que l'empreinte carbone générée par ses déplacements de l'année précédente ne pourrait être compensée que par la plantation de cinq mille six cents arbres... Une annonce immobilière, proposant l'achat d'une maison isolée au pied d'une montagne, comme un séjour de vacances idéal, retient bientôt son attention. Apprenant en outre, au cours de sa visite, que l'ancienne propriétaire n'est autre qu'une auteure de romans policiers dont elle a plusieurs fois corrigé les épreuves, elle décide d'acquérir le terrain, soutenue par l'enthousiasme complice de son père. Tandis qu'elle apprivoise peu à peu les lieux, liant amitié avec la boulangère-quincaillière du village ou l'original vendeur d'une épicerie de la Croix-Rouge, mais rencontrant l'hostilité de sa sœur ou d'un voisin, éleveur de brebis, qui la voit d'un mauvais œil ériger une clôture, elle plante peu à peu des centaines de pousses de bouleaux, envisageant de prolonger le reboisement de son terrain par des mélèzes, un érable, deux pommiers. Aidée dans cette tâche par Danyel, un jeune réfugié avide d'apprendre l'islandais, elle cultive son jardin autant que leur passion commune pour les mots, les images et les rêves qu'ils suscitent...

Empreint ainsi de sagesse voltairienne, le roman d'Audur Ava Ólafsdóttir nous enchante autant qu'il nous invite à réfléchir à l'urgence de garder une relation poétique au monde, aussi bien par nos manières de le nommer que par nos gestes pour le protéger... Un Eden islandais à rejoindre par la lecture, la plus douce des manières de pas augmenter notre propre empreinte carbone !

### ***Le Café sans nom*, Robert Seethaler (traduit de l'allemand, Sabine Wespieser,**

août 2023, 9782848054926) :

« En dépit des doutes et des difficultés qui l'assaillaient alors parfois, un avenir riant s'ouvrait encore à lui. Simon le voyait dans son café qui développait peu à peu une sorte de personnalité, et, au dire de Mila, quelque chose comme une âme. » (p.136)

Avec ce nouveau récit, Robert Seethaler revient à Vienne, sa ville natale, où il avait déjà situé l'action du *Tabac Tresniek* (Sabine Wespieser, 2014), son premier succès romanesque en France, dont l'un des protagonistes n'était autre que Sigmund Freud, dans la capitale viennoise de l'immédiat avant-guerre. Le présent roman évoque, cette fois, les années soixante et soixante-dix, période de belle prospérité, après la reconstruction de la ville.

Robert Simon vit de multiples petits boulots, proposant ses services aux différents commerçants du Marché des Carmélites, dans un quartier populaire de Vienne. Habitué à une existence modeste, il est logé chez une vieille veuve, dont il partage certains repas, finissant par entretenir avec elle une relation presque amicale. A la fin de l'été 1966, pourtant, las de ne pas être son propre maître, attiré depuis quelques temps par la façade un peu poussiéreuse d'un café à vendre et encouragé par son ami boucher, il décide de donner un tournant à sa vie en rachetant l'établissement. Après quelques travaux de rénovation, il peut bientôt ouvrir le lieu, un café qui aurait pu, comme on le lui suggère, s'appeler Bistrot Simon, mais qu'il préfère, en homme résolument timide, laisser sans nom. Dès les premiers jours, le nouvel établissement attire curieux et travailleurs du quartier, mille petits liens s'y créent, assurant une clientèle fidèle... Et si, à cause des rigueurs de l'hiver, les habitués viennent plus rarement, la logeuse de Robert, en fée miraculeuse, lui révèle une magique recette de punch, dont les effluves cannellés font resurgir les assoiffés disparus !

On retrouve dans ce récit toute la finesse du regard de Robert Seethaler, habile explorateur des méandres de l'âme humaine, tendre observateur des forces et des faiblesses de ses personnages. Et l'on s'enchant, ici, page après page, des conversations et des petits événements de la vie du café, des relations qui se tissent entre les uns et les autres. On se prend d'empathie pour le boucher, à la vie encombrée par une turbulente famille nombreuse et un père

égaré par la vieillesse, on s’amuse ou on s’attriste des prises de becs entre Mila, la patiente serveuse du café, et son catcheur alcoolique d’amant, et de la relation compliquée entre la crémière du marché et Micha, un peintre qui donne plus d’envergure à ses infidélités que de talent à son art ! Et lorsque le café, victime collatérale des changements économiques qui remplacent le marché traditionnel par des supermarchés, attire moins de consommateurs, ou que la maladie et la vieillesse atteignent les uns ou les autres, assombrissant l’atmosphère du roman autant que celle de l’estaminet, c’est avec le même élan poétique que Robert Seethaler décrit la solidarité qui unit les gens de ce quartier populaire. Allons, vous hésitez encore, sur le seuil du Café sans nom ? Entrez, venez vous réchauffer au sourire et aux mots de Robert !

**À mon frère, E.L. Karhu (La Peuplade, traduit du finnois, septembre 2023**

9782925141716) :

« Quand mon frère part, c’est comme si le soleil s’éteignait, tout devient plat, petit, vague, les taches sur le sol et les auréoles de sueur vous sautent tout à coup aux yeux, tout est déprimant de banalité et les gens s’irritent, s’excèdent mutuellement. Les invités se sentent quelconques et pleins de dégoût, ils commencent à se demander ce qu’ils font là au juste, pourquoi ils sont tous venus ici, au milieu de nulle part, tortorer de la bouffe en conserve insipide et écraser des moustiques sur leur peau. Je devine que c’est la raison pour laquelle certaines personnes ne veulent pas rencontrer mon frère trop souvent, alors même qu’il est sans conteste absolument génial : son départ est dur à encaisser, c’est difficile de revenir à sa propre réalité minable, à ses tas de cendre et à ses diamants dépolis qui s’avèrent de la verroterie en toc. Qui aurait besoin de cela dans son quotidien, qui voudrait voir ainsi sa vie, encore et encore, qui donc ? » (p.172-173)

Quelques mois dans la vie d’une jeune femme, confite dans la dévotion à l’égard de son frère, incapable de détruire la fascination qu’elle éprouve pour lui, comme soumise aux perpétuels mouvements d’un amour qui, parfois, s’inverse en pulsion de haine : *À mon frère* évoque la longue confession d’une addiction, le parcours d’une junkie droguée d’une passion qui la pousse à tous les excès, une odyssee hallucinée dans laquelle E.L.Karhu embarque son lecteur jusqu’à lui-même l’ensorceler, sans jamais lui faire craindre l’overdose ! Dramaturge, autrice de pièces qui ont connu le succès sur les scènes de Finlande et d’Allemagne, elle signe là un magistral premier roman, certainement l’un des textes les plus marquants de cette rentrée.

La narratrice d’*À mon frère* partage un appartement avec son frère, « un bel homme qui aime les belles femmes », mais qui « a une sœur laide qu’il aime aussi » ...et qui n’est autre qu’elle-même. Dès les premières lignes du roman, la jeune femme, qui souffre d’un important surpoids et du regard des autres sur son corps, décrit ainsi l’unique horizon de son existence, ce frère « étincelant » qu’elle adule, même si parfois, lui-même ne la voit pas, même si, aussi, occasionnellement, elle pâtit de vivre dans l’ombre de sa lumière, confrontée à l’indifférence ou au dégoût d’autrui. Travaillant dans un bureau de poste, accro aux Dragibus, Fraizibus et autres friandises chocolatées, addictée de la série *Amour, gloire et beauté*, dont elle admire essentiellement le personnage de Sally Spectra, mais aussi du film de Catherine Breillat *À ma sœur* (et l’on ne manquera pas de faire le rapprochement avec l’histoire et le titre du roman), en particulier de ses scènes les plus scabreuses, lectrice compulsive du *Diable à Cristoforo*, un chef-d’œuvre de romance à l’eau-de-rose de la collection Harlequin, elle s’emploie surtout à observer chaque nouvelle ébauche d’aventure sentimentale de son frère, accueillant chacune des « possibles » (c’est ainsi qu’elle appelle toutes les postulantes au titre de petite amie avant validation) avec une attention jalouse, sinon beaucoup d’hostilité. Et la voici qui se met à les espionner, pour mieux détruire chacune des idylles naissantes, tandis qu’elle s’emploie avec délice à torturer son propre amant, compliquant à plaisir la vie du pauvre Léo, prétendant pourtant si patient et fidèle. Égoïste, boulimique, paranoïaque, excessive, sadique et sans



pudeur, la jeune femme semble avoir tous les défauts, mais l'on ne peut s'empêcher, riant à chaque page, d'entrer en empathie joyeuse avec ses émotions et d'applaudir ses inventions les plus perverses, complice volontaire de ses exactions, sensible aussi à ses ébats érotiques. Jusqu'à ce que peut-être, après la disparition d'une énième « possible » et une ultime frustration au travail, sa vie prenne une autre voie...

Brillamment traduit du finnois par Claire Saint-Germain, comme *La Faim blanche* d'Aki Ollikainen en 2016 et *La Pêche au petit brochet* de Juhani Karila en 2021, *À mon frère* est une nouvelle perle qui s'ajoute au collier finlandais des Éditions La Peuplade. Un récit à l'originalité et à la puissance si convaincantes qu'il nous pousserait presque à aller déguster et lire ce fameux *Le Diable à Cristoforo* (vérification faite, cet Harlequin, avec sa « couverture rose sur laquelle figurent des amoureux élégants inclinés l'un vers l'autre », existe bien) pour pouvoir partager certaines des rêveries érotiques de la pétulante narratrice !

***La Sentence*, Louise Erdrich (traduit de l'anglais, États-Unis, Albin Michel,**

septembre 2023, 9782226474902) :

S'il fallait ne conseiller qu'un seul roman en cette rentrée littéraire 2023 (mais évidemment, on n'a pas envie de se limiter à un seul choix), on s'arrêterait sans doute à celui-ci, tant sa lecture, à la fois instructive et divertissante, donne du plaisir ! Louise Erdrich, géante de la littérature américaine contemporaine, en attente d'un potentiel Prix Nobel (et on le lui souhaite !), n'en est évidemment pas à son premier chef d'œuvre (souvenons-nous, de *La Chorale des Maîtres bouchers* ou de *Love Medicine*, pour ne citer que ces deux-là), mais ce texte, au-delà d'une intrigue particulièrement prenante, constitue sans doute (bien mieux que le roman de Serge Joncour, publié par le même éditeur en cette fin d'été) la meilleure des peintures du temps du Covid et du confinement aux États-Unis (Donald Trump n'est visiblement pas le petit chou de l'auteure), en même temps qu'une description critique de l'Amérique de l'affaire George Floyd et du mouvement Black Lives Matter, et puis, cerise sur le gâteau, un hymne à la gloire des livres, de la lecture et ... des librairies !

Tookie, une quadragénaire d'origine amérindienne, a été incarcérée pour avoir été accusée d'avoir transporté un cadavre couvert de drogue. Après sa libération conditionnelle, elle entame une relation amoureuse avec Pollux, le policier tribal qui l'a arrêtée, et trouve un emploi dans une librairie de Minneapolis, cette Birchbark Books, qui porte curieusement le nom du magasin de livres créé par l'auteure elle-même et est dirigée par une certaine Louise... Amoureuse des livres, elle retrouve goût à la vie grâce à ce travail. Mais bientôt, Flora, une des clientes les plus fidèles de la boutique, aussi exigeante et pénible que précieuse pour la librairie, vient à mourir, et son fantôme commence à en hanter les rayons, se livrant à de multiples facéties, refusant de laisser Tookie en paix, de jour comme de nuit. Le surgissement de la pandémie de Covid vient compliquer la situation et, bientôt, la mort par étouffement de George Floyd, sous le genou d'un policier, met la ville et l'Amérique à feu et à sang. Il faudra la tendresse de Pollux, l'amitié de ses collègues, et beaucoup de lecture pour rendre sérénité et courage à Tookie et au fantôme de Flora !

Plein de rebondissements et pétri de fantaisie et d'humour, ce roman de Louise Erdrich est une nouvelle et importante étape dans une œuvre dont les thèmes majeurs restent la dénonciation du racisme et l'appel à la tolérance et au respect des différences. Et puis, un livre qui contient, dans les références égrenées au fil de ses pages, comme autant de textes présents dans les rayonnages de Birchbark Books, tant d'autres livres (et les listes de lectures de Tookie, l'impénitente lectrice, sont données à la fin, comme pour nous encourager à suivre encore ses goûts, une fois le roman refermé), toute une bibliothèque qui donnerait le tournis à Borges lui-même, que demander de plus pour satisfaire nos appétits littéraires ?

**Portrait huaco, Gabriela Wiener** (traduit de l'espagnol, Pérou, Métailié, août 2023,

9791022612913) :

« Mon visage ressemble beaucoup à celui d'un portrait "huaco". Chaque fois qu'on me le dit, j'imagine Charles en train d'agiter son pinceau sur mes paupières pour en ôter la poussière et estimer la date à laquelle j'ai été modelée. On appelle "huaco" toute pièce de céramique préhispanique modelée à la main, de formes et de styles différents, peinte avec délicatesse. Cela peut être un objet de décoration, ça peut faire partie d'un rituel ou tenir lieu d'offrande dans un sépulcre. On les appelle "huacos" car ils ont été trouvés dans les temples sacrés appelés "huacas", enterrés à côté des gens importants. Ils peuvent représenter des animaux, des armes ou des aliments. Mais parmi tous les "huacos", le portrait "huaco" est le plus intéressant. Un portrait "huaco" est comme la photo d'identité préhispanique. L'image d'un visage indigène tellement réaliste que nous pencher pour en observer un revient, pour beaucoup d'entre nous, à nous regarder dans un miroir brisé par les siècles.

Mes céramiques préférées sont les mochicas, ce sont les plus sophistiquées, capables de développer avec des sculptures un récit telle une BD en trois dimensions. Ce sont les séries télé de l'Antiquité. Les Mochicas sculptaient tout particulièrement des dieux égorgeurs et les "huacos" érotiques c'était leur cinéma porno, le kamasutra andin. Baiser et couper des têtes, il n'y a pas grand chose d'autre dans la vie. Mon grand-père Félix, le père de ma mère, est né dans la région dont les Mochicas sont originaires, au nord de la côte péruvienne. La première fois que j'ai montré à ma petite amie espagnole la série des « huacos » érotiques, elle a cru me reconnaître dans toutes les femmes en terre cuite qui avalent des pénis plus grands que leurs corps, jouissent à quatre pattes et mettent au monde des enfants.

Dans mes veines coule un mélange pervers de pilleur « huaquero » et de « huaco », voilà ce qui me scinde en deux. » (p.58)

Un roman puzzle, à l'image de ces pièces, statuettes, bustes ou têtes, de céramique craquelée ou recollée, dont il est question dans cette citation, ou, plus sûrement, une confession, la tentative, pour une auteure qui porte le même nom que la narratrice du récit, de recomposer sa propre histoire, à partir de ce qu'elle découvre du passé de son ancêtre, pour mieux comprendre ce qu'elle vit, entre désir et fureur, dans le présent ? Dans tous les cas, Gabriela Wiener nous offre, avec ce texte plein de passion, l'une des œuvres les plus originales de cette rentrée, conjuguant héritage familial et héritage colonial, faisant résonner dans une chambre d'écho paradoxal la recherche des traces de Charles Wiener ou l'infidélité de son propre père et l'évocation des troubles qui agitent sa vie de polyamoureuse, partageant ses désirs dans un ménage à trois avec un homme et une femme, dans un équilibre rendu fragile par la jalousie.

Tout commence au Musée du Quai Branly, quand Gabriela Wiener découvre, dans la salle qui porte le nom de son ancêtre, Charles Wiener, des statuettes qui lui ressemblent, et puis plus loin, une vitrine annonçant une « Momie d'enfant », mais qui s'avère vide, comme si s'y révélait une disparition métaphorique, l'image même du vol opéré par les archéologues, ces hommes qui subtilisent le passé des peuples pour nourrir leurs collections et leur propre gloire. Cette visite du musée inaugure, dès lors, une enquête sur la personnalité de Charles Wiener, juif autrichien exilé en France, devenu explorateur en Bolivie et au Pérou, qui se vanta d'avoir été à deux doigts de découvrir le Machu Picchu, et qui rentra en France pour y exposer son énorme récolte de pièces archéologiques au cours de l'Exposition universelle de 1878, également connue pour avoir été l'une des premières manifestations à proposer un zoo humain. L'aïeul archéologue, pilleur d'un riche patrimoine préhispanique, mais aussi prétentieux et hautain, apparaît, à ce titre, exemplaire d'une époque où l'Europe traitait sans vergogne les populations de ses colonies avec un mépris et un racisme dont les traces demeurent encore si

puissantes aujourd'hui, bien visibles, en particulier, dans le regard que portent toujours, ainsi que l'auteure en témoigne, les espagnols sur les « sudacas », ces femmes sud-américaines immigrées dans leur pays, à l'instar de l'auteure. Un Charles Wiener qui devait laisser également, fruit d'un amour passager, un enfant bâtard au Pérou, ouvrant dans ce pays une lignée qui porterait son nom et dont Gabriela est une des descendantes.

Rappelée au Pérou par la mort de son père, la narratrice y connaît une brève aventure avec un homme, une passade qu'elle vivra ensuite comme une trahison à l'égard de cette relation à trois, jusque-là si harmonieuse, qui la lie à son mari indien et à sa compagne européenne, nouant dans le texte l'interrogation sur son sang mêlé de « huaquero » et de « huaco », la conscience de cette identité déchirée, et l'aveu de ses angoisses, de sa peur de la solitude, lorsqu'elle n'arrive plus à partager de relations sexuelles harmonieuses avec aucun de ses deux partenaires. C'est là, la grande force de ce texte, que de proposer cette intuition que la fragilité du polyamour, l'hostilité sociale à l'égard des liens bisexuels pourraient bien se renforcer de cette peur du métissage et du retour des fantasmes coloniaux dans notre réalité. Servi par une écriture pleine d'audace et de fougue, qui s'abstient, pour notre plaisir, de toute pudeur, le récit de Gabriela Wiener stimule ainsi notre réflexion, comme une contribution intime et littéraire au questionnement sur l'intersectionnalité. Le premier roman d'une journaliste, aussi précieux qu'une statuette inca... Et si un jour le nom de Gabriela Wiener, écrivaine talentueuse, surpassait dans la mémoire des hommes celui de l'archéologue Charles Wiener ?

***Manhattan Project*, Stefano Massini (traduit de l'italien, Editions Globe,**

9782383612407) :

Dramaturge avant d'être romancier, Stefano Massini construit ses récits en vers libres, à partir souvent d'un projet théâtral, chaque étape de l'histoire s'écrivant comme une courte scène, souvent de dialogue, laissant entendre les voix singulières des différents personnages. Cette recette, qui avait fonctionné à merveille dans *Les Frères Lehman* (Globe, 2018, un énorme pavé qui racontait l'incroyable épopée de cette famille de banquiers, partis de rien pour atteindre une puissance financière considérable, avant d'entraîner dans leur chute l'économie américaine lors de la crise de 2008), puis dans *Le Ladies Football Club* (Globe, 2021, une fable explosive, pour dire l'allègre, irrésistible, féministe et anarchiste aventure des ouvrières qui créèrent la première équipe féminine de foot), retrouve ici toute sa féconde vigueur pour évoquer l'entreprise inédite qui amena un groupe de médecins exilés, hongrois pour la plupart, à élaborer la première bombe atomique à la fin de la Seconde guerre mondiale.

Ils arrivent, ces savants, un par un, et souvent comme de pauvres hères, débarquant sur le sol américain en portant leur pauvre valise, et Stefano Massini transforme ces maigres bagages en reflets de leurs diverses personnalités. A travers un récit construit en quatre parties qui, chacune, font référence à une thématique biblique (« Le Livre des Patriarches », « Le Livre des Rois », « Le Livre des Prophètes », « Le Livre des Grands Prêtres »), comme si construire une bombe, c'était recréer un monde, le romancier va montrer comment s'est bricolée leur entreprise commune, sous la houlette de l'énigmatique Oppenheimer. Ils nous livrent leurs ingénuités (Massini a le talent de montrer, dans ce récit comme dans ses précédents textes, à quel point chaque être humain porte en lui un éternel enfant, toujours prêt à pointer son nez...), leur humour juif (cette forme d'esprit yiddish, plein de finesse, illustré aussi dans le roman d'Élise Goldberg dont nous avons parlé précédemment), leurs doutes, leur effroi devant les horreurs commises par les nazis (et qui justifieraient, pour en châtier les responsables, la fabrication de cette arme terrible), leur peur d'être pris par eux de vitesse, et, en même temps, parce qu'ils sont aussi des pacifistes convaincus et des scientifiques conscients des résultats de leurs recherches, leur terreur absolue et, parfois, leur refus radical face à ce bébé monstrueux, cette bombe à laquelle ils auront donné naissance. A l'instar du roman de Vincent Delecroix,

ce nouveau livre de Stefano Massini interroge notre conscience, nous donnant, au-delà du plaisir que suscite en nous son écriture, l'occasion d'une vraie réflexion philosophique.

***Cervantes pour les chèvres, Marx pour les brebis, Pablo Santiago Chiquero*** (traduit du castillan, Espagne, Le Temps des cerises, août 2023, 9782370712721) :

Quand la lecture guérit un berger de sa dépression, rend ses chèvres moins chèvres et ses moutons moins moutonniers, et ouvre l'esprit à un projet politique plein d'espérance sociale... Un roman comme un conte joyeusement loufoque, humaniste et donquichottesque, où lire est célébré comme la meilleure arme pour s'émanciper !

**... et pour cette littérature étrangère,  
quelques autres gourmandises aussi :**

***La Grosse*, Isabela Figueiredo** (Chandeigne), 9782367322582

***Le dernier revival d'Opal & Nev*, Dawnie Walton** (Zulma), 9791038702233

***Tasmania*, Paolo Giordano**, (Le Bruit du monde), 9782493206240

***Jeudi*, Eden Levin** (Noir sur blanc), 9782882508577

***Victory City*, Salman Rushdie** (Actes Sud), 9782330181222

***Shy*, Max Porter** (Sous-Sol), 9782364686748

***Stupeur*, Zeruya Shalev** (Gallimard), 9782072765728

***La contrée obscure*, David Vann**, (Gallmeister), 9789782351783153

***Nevada*, Imogen Binnie** (Gallimard), 9782073010414

***L'hôtel des oiseaux*, Joyce MAYNARD** (Philippe Rey), 9782384820313

**... Parce que l'actualité littéraire, au-delà du roman, et on l'a déjà vu ici dans beaucoup d'autres livres fleurissant avec les limites du genre romanesque, c'est aussi parfois parler, avec urgence et lucidité, de « l'air du temps », recommandons encore la lecture d'un précieux petit opuscule, dont l'auteur vient d'être honorée, en couverture et dans un dossier intérieur, par le Matricule des Anges de ce mois de septembre :**

***Respire*, Marielle Macé** (Verdier, août 2023, 9782378561802) :

Dans l'asphyxie des soirs de canicule, souffrant fatigue d'avaler les fumées des feux de tant de forêts, même lointaines, et de ne plus pouvoir ingurgiter, sans nausée, "l'air du temps", la parole inespérée, les mots comme un souffle d'air pur, revivifiant, de Marielle Macé...

Un petit opuscule nécessaire, aussi lucide et pertinent que pouvaient l'être "Sidérer, considérer" (Verdier, 2017) ou "Nos cabanes" (Verdier, 2019) - et, si vous ne les avez pas lus, il n'est pas trop tard ! -, une analyse du "respirer" et de tout ce qui l'entrave, d'un point de vue socio-psychologique, historique, politique, merveilleusement servie par une langue qui sait, elle-même, inspirer, reprendre et donner souffle! Où l'on apprend que la respiration est aussi affaire de lutte des classes et qu'elle ne saurait se restaurer correctement sans un retour à la considération d'autrui, sans une réparation des liens, du discours et des projets communs. Que pour respirer mieux, il faut peut-être ... "conspirer" (en débarrassant évidemment le mot de toutes les mauvaises connotations liées aux récents "conspirationnismes"), au sens de respirer ensemble, de retrouver le sens de la solidarité. Et puis rendre de l'air à la parole, pour lui (et nous) redonner liberté et douceur... Un livre essentiel et magnifique, à mettre entre toutes les mains en cette irrespirable fin d'été!

**... Et puis, un petit dernier, pour que, dans quelques années, rentrée littéraire et bibliothèques ne soient pas juste des « choses du passé », bien révolues, faute de combattants lecteurs ! :**

***Faites-les lire ! Pour en finir avec le crétin digital, Michel Desmurget (Le Seuil, 22 septembre 2023) :***

« La lecture pour le plaisir est un antidote majeur à l'émergence du « crétin digital ». Des centaines d'études montrent le bénéfice massif de cette pratique sur le langage, la culture générale, la créativité, l'attention, les capacités de rédaction, les facultés d'expression orale, la compréhension d'autrui et de soi-même, ou encore l'empathie, avec, in fine, un impact bienfaits aussi large. À travers la lecture, l'enfant nourrit les trois piliers fondamentaux de son humanité : aptitudes intellectuelles, compétences émotionnelles et habiletés sociales. La lecture est tout bonnement irremplaçable. Michel Desmurget montre que nos enfants lisent de moins en moins, rejette l'idée qu'un écolier sait lire quand il sait déchiffrer et rappelle que lire c'est comprendre. Enfin, tout en reconnaissant l'importance de l'école, il souligne le rôle essentiel du milieu familial pour susciter puis entretenir le goût de la lecture chez l'enfant. Ce premier ouvrage de synthèse grand public livre des informations capitales, pour les parents notamment, sans jamais les culpabiliser. Passionnant et puissamment salutaire ! »

**(extrait de la quatrième de couverture du livre)**

**... Et maintenant, bonne lecture !**